IL Y A UNE VOLUPTÉ
DANS LA DOULEUR...

« LES CAHIERS VERTS »
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY
3

IL Y A UNE VOLUPTÉ
DANS LA DOULEUR...

PAR

JOACHIM GASQUET

Préface d'EDMOND JALOUX

PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS, 6e
1921

CE TROISIÈME CAHIER DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT ET UN A ÉTÉ TIRÉ A TROIS MILLE QUATRE CENT TRENTE EXEMPLAIRES DONT TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT LUMIÈRE NUMÉROTÉS DE I A XXX ; CENT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE XXXI A CXXX, ET 3.300 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 131 A 3.430.

Exemplaire N° 2,580



Photo Ernesto Brod.

JOACHIM GASQUET

d'après le portrait de Jacques-Emile BLANCHE.

PRÉFACE

Au moment de présenter aux lecteurs la dernière œuvre de Joachim Gasquet, je sens plus lourdement encore le poids de notre deuil. En lisant ces pages si pleines et si significatives, je songeais à ces projets sans nombre que bien souvent il avait déroulés devant moi. « Combien d'œuvres pareilles posséderions-nous, me disais-je, si le destin l'avait voulu ! » Hélas, le destin en a décidé autrement !

***

Joachim Gasquet me lut Il y a une volupté dans la douleur, *il y a une vingtaine d'années, à Marseille où j'habitais alors. Je le revois encore, dans sa beauté tran-*

quille de jeune Bacchus, le dos tourné à la fenêtre et sa tête dorée baignant dans l'azur sur lequel elle s'ouvrait. Je l'entends encore de sa voix opulente, paisible, harmonieuse, cadencer les phrases lourdes et riches de son petit roman.

Pour bien comprendre celui-ci, il faut savoir que Gasquet avait l'intention d'écrire une série d'œuvres pareilles, de dimension réduite, analogues aux longues nouvelles de Balzac et dans lesquelles, résumant en quelques pages une situation pathétique, il eût en même temps développé sa philosophie personnelle et sa vision du monde. On verra par ce début comment il entendait le faire. Il avait écrit ou allait écrire les autres ouvrages de cette série, dont le premier recueil se fût appelé Théorèmes. *Les autres s'appelaient* : « Il n'y a pas de douleur dans la volupté, Mieux vaut souffrir que végéter, le Sens des actes, le Carvaval d'un notaire ». *En même temps que le titre, il m'en disait le sujet. Je ne me souviens pas de tous : je sais seulement que dans le* Sens des Actes, *un jeune homme de pro-*

vince, un Rastignac ou un Manerville, était le familier d'un grand homme politique revenu, à la fin de sa vie, prendre sa retraite dans la ville de sa naissance. Devant ce jouvenceau ébloui, ce Talleyrand ou ce Lamartine se laissait aller à conter ses souvenirs. Mais il revenait toujours à cette idée qu'il lui faudrait un jour relier l'ordre des faits et chercher la raison profonde de sa vie, le sens de ses actes. A tout moment, le jeune disciple lui rappelait cette promesse et toujours le vieillard s'abandonnait à son imagination rétrospective. Enfin, il décrétait un jour, solennellement, devant son ami, que le lendemain, il lui donnerait cette leçon définitive. Et le lendemain, quand Rastignac ou Manerville arrivait, tout frémissant d'intellectuelle émotion, le grand homme était mort.

*Je ne me souviens pas du sujet d'*Il n'y a pas de douleur dans la volupté ; *qu'on m'en excuse. Je rapporte là, je le répète, des conversations qui ont eu lieu, il y a plus de vingt ans, et dont nous n'avons plus reparlé depuis. Je sais seulement qu'une*

*des scènes principales du livre était celle-ci : un homme vient de perdre sa femme ou sa fille, je ne sais plus, enfin un être tendrement chéri. En proie au désespoir, il tourne autour du corps bien-aimé, sentant la folie frapper au seuil de son cerveau. Au moment de s'abandonner au délire, il court chercher un Spinoza, l'ouvre, et toute la nuit, auprès du cadavre, il relit des pages de l'*Ethique, *sentant peu à peu la paix se faire dans son esprit, comprenant en même temps que l'ordre des choses est sacré et qu'il faut lui obéir docilement, en le comprenant ; tout Gasquet, me semble-t-il, aurait été dans cette scène-là, dont on pourra imaginer la grandeur après avoir lu* « Il y a une volupté dans la douleur... »

J'ajoute que la version que l'on va lire plus loin n'est pas celle que Gasquet me lut, il y a tant d'années. Il y a six mois, quand Daniel Halévy songeait aux Cahiers verts, *il pensa tout de suite à Gasquet et je lui signalai ce petit roman. Gasquet le relut alors et le trouvant trop jeune, il le refit en quelques jours, c'est-à-dire que, sans rien changer au*

sujet, ni à l'ordre des événements, il le récrivit complètement, mettant toute sa profondeur de pensée, tout son lyrisme, toute son expérience dans les cadres inventés par sa jeunesse. « Un chef-d'œuvre, a-t-on dit, est une œuvre de jeunesse réalisée dans l'âge mûr. » Je ne sais pas si Il y a une volupté dans la douleur *est un chef-d'œuvre, mais il aura été conçu comme ils le sont. En tout cas, on le verra bien, c'est un ouvrage dont le pathétique, la force intellectuelle, la densité font une des œuvres essentielles de notre temps.*

Je dois ajouter que la mort a surpris Gasquet avant qu'il ait eu le temps de corriger ses épreuves. Bien des corrections auraient été faites par lui qui ne le sont pas.

***

Je n'ai pas la place, ici, de parler longuement de son œuvre ; elle est considérable et elle est inachevée ; je veux dire qu'il y a dans sa bibliothèque un grand nombre de manuscrits inédits auxquels il manque

six mois ou deux ans de travail. Il en est aussi, je crois, beaucoup qui ont déjà atteint leur point de perfection. Avec Il y a de la volupté dans la douleur *on verra quel romancier nous perdons.*

Le poète, l'auteur dramatique, le critique sont plus connus. Il a écrit quelques-uns des plus beaux vers de ce temps, des vers où la beauté plastique est nourrie par une haute culture philosophique, par le sentiment lyrique et passionné qu'il avait de ce monde. Il est l'auteur du plus admirable poème que la guerre ait enfanté : dans les Hymnes, *il a mêlé en quelque sorte les formes symphoniques à la posésie pure pour créer une de ces odes nationales comme Pindare en chantait. Ce n'était pas chez lui un hasard d'inspiration ; il voulait créer une forme pindarique. Il y a quelques semaines, paraissait ce* Bûcher Secret, *qui contient quelques pièces parfaites, où une sorte de maturité à la fois noble et majestueuse se mêle aux derniers rayons de la jeunesse finissante. Il travaillait à un grand poème qu'il avait appelé*

Les Parques. *Je ne peux aujourd'hui songer sans larmes à ce qu'il me confessait de ce poème, car la mort était un de ses sujets. Plus tard, il me faudra résumer ses conversations et dire la place qu'il attribuait aux* Parques *dans sa vie. Ce que j'en ai lu est incomparable, à la fois comme poésie et comme intensité de pensée.*

De ses œuvres dramatiques, une seule a été jouée : Dyonisos ; *il en eut d'autres, comme* Omphale, *dont tous ses amis se souviennent. Il espérait toujours qu'on la jouerait, mais il ne faisait pas grand'chose pour cela. Il aimait trop la vie pour avoir beaucoup d'ambition.*

Il faudra expliquer aussi l'influence qu'aura eue la partie critique de son œuvre ; dans les petites revues qu'il dirigeait à Aix, il a fait des campagnes, il y a vingt ans, qui, au point de vue patriotique, social et littéraire, sont quelque chose de prophétique. On y trouve déjà les formules, les expressions mêmes que l'on lit aujourd'hui couramment et que seul, et le premier, il employait alors. Son influence s'est ajoutée

parfois à celle de son vieil ami Charles Maurras, qui avait été son camarade au collège catholique d'Aix-en-Provence et qu'il admirait autant qu'il l'aimait.

De grands esprits l'avaient aidé à se trouver, Dumesnil et Louis Bertrand, entre autres, envers qui il avait tant d'affectueuse reconnaissance. Tout jeune, il connut aussi Cézanne, auquel il a consacré un livre définitif, paru récemment, et Cézanne, par son exemple et ses paroles, acheva sa formation d'esprit. Il reçut aussi d'Aix-en-Provence, sa ville natale, un enseignement que l'on découvre à toutes les pages de son œuvre, enseignement fait d'esprit classique, de noblesse, de désintéressement, d'amour de la terre, fait aussi d'une sorte de facilité heureuse à goûter la vie et de tristesse austère, mêlée à la joie.

Quand on avait passé deux heures avec lui, on sortait de cet entretien plus lucide, plus noble, plus ardent — enrichi. Il ne parlait pas seulement d'art, de philosophie, de littérature, mais de la vie, et tout ce qu'il en disait vous frappait. Il voyait

immédiatement en elle, il dégageait d'elle ce qu'un grand romancier, un grand artiste aurait dégagé dans leur œuvre.

Pour moi, je sais maintenant qu'il est des choses que je ne dirai, ni n'entendrai jamais plus ; des parties de ma vie intellectuelle qui vont être abandonnées ; ce que nous avions en commun ne pourra pas exister sans lui. Et combien de nos amis vont se trouver de même désertés, appauvris, solitaires ! Ce qu'il a donné à chacun de nous nous ne le dirons jamais assez. Ce nom que d'Annunzio s'est attribué : l'animateur, *nul ne l'a mérité comme Gasquet. Que de choses je n'ai vues que parce qu'il me les montrait ! Il avait une image, une philosophie de la vie, pures comme le cristal, puissantes comme un système de roches ; il ne se laissait entamer par rien. A vingt ans, il était tel qu'il est resté ; il avait déjà une réponse personnelle à tous les problèmes de ce monde ; il a, depuis, approfondi, perfectionné ses réponses, il a acquis de l'expérience, mais à vingt ans, il m'a laissé entrevoir tout ce qu'il écrirait, — tout ce*

qu'il penserait, tout ce qu'il ferait depuis, et particulièrement son action pendant la guerre.

En perdant Joachim Gasquet, la France a perdu un de ses enfants les plus dévoués, les plus généreux, un de ceux qui l'ont le plus aimée, car il l'a aimée de tout temps, comme tout le monde l'a aimée pendant la guerre ; notre littérature, quelque chose que personne, lui mort, ne fera plus, mais qui dira ce que perdent ses amis ?

Dans Les Parques, *un des thèmes essentiels du poème, est cette pensée, qu'il renouvelait d'une façon gœthéenne : « Pourquoi mourir ? » Je pense à ce qu'il me disait de sublime là-dessus, je me répète, sans pouvoir comprendre : « Pourquoi est-il mort ? »*

EDMOND JALOUX.

A GEORGES DUHAMEL

Cette confession de midi.

J. G.

Vous avez eu la cruauté de me donner un baiser !

F. DELACROIX, *Correspondance.*

IL Y A UNE VOLUPTÉ DANS LA DOULEUR...

— « A bientôt, mon fils.

— « Adieu, mon père. »

Les deux hommes s'embrassèrent, et Jean fut seul, avec sa douleur, dans le vagon inondé de soleil. Le train s'ébranla, bientôt il se rua à travers la campagne, vers plus d'air et plus de lumière, et Jean, malgré l'immense clarté, ne pouvait s'arracher des yeux les souvenirs horribles. C'était ainsi, il n'y avait plus rien à tenter, son âme gisait là-bas dans un caveau humide, sous la terre gluante ; et lui, dont la volonté droite avait toujours soumis tout instinct et toutes idées, pour la première fois il s'avouait vaincu, quelque chose de hideux, de pesant, d'inconnu l'écrasait. Son imagination demeurait sans

forces. Désormais, il y aurait, dans son existence, cette cassure brusque, cet irréparable malheur, plus puissant que ses conceptions harmonieuses, terrible au milieu des sentiments de pleine joie dont sa vie jusqu'ici avait toujours donné l'exemple.

Il revoyait la chambre, les flambeaux funèbres, le lit, et la pâle face de Claire, — sa Claire, — ravagée par la maladie, insultée par les cauchemars, frappée par des mains dégradantes. Ces longs jours d'agonie, ces veilles épuisantes tourbillonnaient encore autour de ses tempes martelées, que frôlait un bruissement, un terreux contact de suaire. Est-ce possible ? Est-ce possible ?

— « Le Mal est laid autant qu'impitoyable. Le Mal... »

Il ne pouvait le concevoir. Acharné à lui trouver une figure, il ne rencontrait que l'abîme. Dans les rayons, qui, de tous côtés, ruisselaient, un vide noir, un noir silence répondaient seuls, au fond de lui. Et sur ce néant, selon le rythme énervant

du train, le blanc cadavre de Claire apparaissait, disparaissait. Alors, il comprenait que la raison, à certaines heures, ne peut plus rester calme, haute au milieu de l'être, comme la plus sûre colonne, l'autel du temple : la beauté est impuissante à tout guérir, l'homme n'est point parfait, la science est un mythe, et les plus robustes, à ces moments arides, pour tout oublier en s'enivrant de folie, recourent aux prières et laissent la consolation crépusculaire, la religion envahir les ruines.

Mais Jean résistait encore, sa vie avait eu jusque-là un tel élan de franchise et d'allégresse, un tel épanouissement d'amitié et d'amour que la douleur pouvait aujourd'hui la foudroyer, pas plus que la révolte, la mélancolie n'y trouvait aucunes prises ; il ne savait que faire de sa souffrance. Ses jours étaient désorientés : la lente tristesse, qui devient vite une habitude où se complaisent les faibles, ne s'y répandrait jamais. Il ne saurait jamais se plaindre. Il sentait bien que sa joie était morte, mais comprenait-il qu'il souffrait ?

Depuis trois jours, il fuyait la maison, et l'obscurcissante vision l'accompagnait ; il ne regardait rien, tout, par les rues ou les chemins, lui rappelait une heure de bonheur ; là, ils s'étaient assis, ici, un soir, ils s'embrassèrent ; partout, devant cette église, cette fontaine ou ce libraire, partout, ils s'étaient souri, ils s'étaient aimés, et il revenait dans la chambre vide. Les volets étaient clos. Le grand lit pâle, la forme indistincte... Et avec une frénésie désespérée, avec des sanglots et des cris, il l'étreignait. Malheureux !

Ce corps d'amour, ce cœur parfait, cette intelligence, il leur avait tout donné, il s'était en eux jeté avec ivresse, et tout cela n'était plus, de leur être enflammé, il ne restait plus que des vêtements et sous la terre quelque chose qui jamais plus ne se représenterait à la face du jour, dans son frémissement, la pulpe de son immortalité.

— « Le corps glorieux ? l'âme immortelle ? »

Lorsque Jean faisait un effort pour

connaître ce qu'il y a de magnifique dans la mort, pour tâcher de percevoir ce qu'invoquent les psaumes et la pénitence, il ne trouvait, après de longs errements, qu'une pâle lumière à l'intérieur de lui-même, au fond de sa désolation, une mer flottante, et toujours, comme roulée par les propres vagues de son sang, une neigeuse statue, un étincelant cadavre que, sur cette plage sans nom, baigné de larmes, il reconnaissait avec stupeur. Puis une ténébreuse masse inconnue, traversée d'éclairs rapides, déchirée par un feu soudain, emportait tout, et lui-même. Il s'éveillait. La mort n'est belle que par l'espoir des renaissances dont l'enrichissent nos rêveries, et pourtant jamais un être ne survit un moment identique à ses songes, à chaque instant, tout se disperse, tout de nous disparaît ; il n'y a de splendide et d'à peu près sûr que le sentiment universel, la vie unanime, tout vient d'elle, tout y retourne, et les sages sont ceux qui participent, par une inépuisable méditation, à la large pensée du monde. Jusqu'ici,

Jean connaissait cette communion, il pouvait tout chérir à travers les membres, le visage, les mots, les baisers d'une femme ; la blanche forme de Claire n'était-elle pas sa sagesse incarnée ? Il l'appelait en souriant sa catégorie de l'idéal. Elle l'avait sorti de sa pesanteur et, par elle répandu, plus léger, plus vivant, à travers les pays et les livres, son égoïsme cédait à la tendresse ; sous tout paysage, sous toute idée, il percevait une présence, c'était sur une bouche ardente qu'il épousait l'élan du monde...

Etendu sur les coussins du vagon, Jean pleurait. Le soleil inondait à flots son corps indifférent. Il ne sentait ni la chaleur ni les mouches. Une haleine de charbon assombrissait son visage trempé de sueur. Par la portière, confusément, à travers la buée de ses larmes, il devinait des pins, des roches et le ciel, une vague plaine où l'on moissonnait, un mont triomphant, des maisons roses, et le ciel toujours, bleu, tranquille, sans nuages, la clarté. Derrière la boiserie, un homme chantait. Toutes

ces choses naturelles se fondaient, loin de lui, devant ses regards, dans le cadre étroit de la portière, en un seul être vivant, massif et grandiose, qui se déroulait et courait avec les voitures, et Jean essayait de se lever pour le mieux connaître, mais la douleur l'abattait de nouveau, et l'âme ouverte, l'œil stupide, il restait au soleil comme assommé, n'éprouvant plus qu'une volupté triste à songer qu'il mourrait un jour, lui aussi, et qu'il ne saurait plus rien des champs, ni des trains, ni de rien. Derrière la boiserie, l'homme riait.

Au village, ses amis l'attendaient. Il les avait prévenus d'un télégramme, la veille. Après les devoirs rendus à la morte, au retour du cimetière, au moment de le quitter, ils lui avaient offert l'hospitalité.

— « Avec Thérèse, lui avait dit Pierre, tu seras encore un peu avec elle. Elles s'aimaient tant ! »

Il avait d'abord refusé, comme jaloux de laisser partager sa souffrance. Farouchement, il n'en voulait nourrir que lui

seul, lui et le souvenir qu'il essayait déjà de modeler à travers ses sanglots. Et brusquement il s'était décidé. Il venait, fuyant la ville, la chambre, avec l'idée d'errer en liberté, à travers les roches, de revoir la mer, de pleurer seul, tout son saoul, dans l'été, sous les arbres... Une vague reprise de son imagination l'émouvait, à se découvrir lui-même si malheureux, et puis l'envie de causer de Claire avec des âmes qui l'avaient connue et comprise.

Ils s'embrassèrent, en silence. Thérèse et son mari chérissaient Jean plus qu'un frère. La plupart du temps, avant le malheur, leurs deux ménages vivaient en commun, tantôt chez l'un, à la campagne, tantôt chez l'autre, dans cette riante villa du vieux faubourg que le veuf fuyait aujourd'hui.

Ils avaient beaucoup voyagé aussi, découvrant les musées, les philosophies ensemble. Ils ne faisaient qu'une même famille spirituelle, la passion des mêmes Idées les unissant mieux que les liens du sang. Ils s'aimaient, pour ainsi dire, en

Dieu. Maintenant, sous les acacias de la petite gare, tandis que le train s'éloignait, les trois survivants ne pouvaient que sentir leur inquiétude battre dans cette grande lumière, comme une chose tout à fait misérable. Ils restaient, — dans cette vigoureuse chaleur qui découpait cruement les ombres bleues, — pâles, angoissés. Ils n'avaient rien à se dire. Claire était morte ! C'était un sentiment inconcevable. Eux, qui n'étaient habitués à voir dans les choses que leur fleur de joie, la destruction les trouvait désarmés. Ils ne parvenaient pas à réaliser cette sensation de la mort. Ils se rappelaient la beauté de Claire, la sérénité de son amour, — et de tout cela que restait-il ? Des souvenirs menacés en eux. La douleur, l'admiration, je ne sais quelle fervente détresse agrandissaient les actions, sublimisaient les faits passés. D'instinct, ils embellissaient les détails de l'existence courante, pour posséder en eux plus complète l'idée de la disparue. Ils en achevaient l'âme. Inconsciemment ils ajoutaient quelques traits à la figure

de gloire qu'ils s'en faisaient. Et plus ils s'éloignaient d'elle, plus ils croyaient s'en rapprocher. C'est ainsi que se créent chez les peuples les divines légendes. Ils exaltaient Claire morte à la manière des héros. Ils prêtaient de leur vie à quelque ange que leur adoration imaginait, aurait voulu plus vivant qu'eux trois. Ses deux hôtes regardaient Jean avec cet attendrissement qui suit toujours les hautes péripéties et les catastrophes, et lui était à côté d'eux comme un naufragé qui retrouve des parents. Ils s'étaient étreints. A grandes houles, un Jean nouveau naissait en lui. La caresse avait suffi pour mêler les eaux profondes de leur émotion.

Tandis que, toujours en silence, ils gagnaient la maison, qu'on apercevait de la route entourée de lauriers, la petite fille de Thérèse, dans l'allée de chênes, accourue, le cœur gros, baisait à tout moment la main du grand ami blessé. Cette enfant, fine et nerveuse, éveillée à l'excès, percevait confusément la majesté de la souffrance, et dans son âme exquise, troublée

par le drame des autres, spontanément, elle avait trouvé le geste quasi sensuel de la consolation.

Devant un bois de pins, la maison blanchissait, toute gaie dans l'odeur des lauriers, au sommet du coteau ; avec son balcon de pierre, le puits, le figuier provençal, sa terrasse accueillante, elle regardait, à travers les oliviers, le village et la mer ; à droite, sur une colline nue, un clair cimetière reposait sous des cyprès.

Pour distraire Jean de son chagrin, ses amis le recevaient d'une façon charmante. Thérèse n'avait pas oublié qu'il était sensible au décor de la table. Il avait, dans un de ses poèmes, somptueux comme une toile de la Renaissance, décrit naguère la pompe et les ardeurs d'un banquet olympien, dressé le long d'un port ; et les hauts talons, les ombrelles, les soies, tout l'attirail moderne s'y mêlait aux caresses des dieux. Il était tout entier sensuel, et ne concevait jamais rien, même le problème le plus délicat, sans le secours de larges images matérielles. Il avait le don

charnel des images. Son intelligence, toute païenne, ne se séparait jamais de la réalité. Ses amis s'en étaient souvenus.

— « Si quelque chose, avait dit Thérèse, peut le rattacher à la vie, c'est la poésie, et la sienne, celle qu'il trouve dans toutes les fonctions ennoblies du sommeil et de la nourriture.. Ah ! s'il pouvait s'apercevoir qu'il mange ou qu'il se couche, il serait sauvé ! »

Aussi la table était-elle mise sur la terrasse, dans les derniers rayons. Elle embaumait. Elle scintillait. Des abeilles s'abattaient au milieu des cristaux, une brise légère soulevait par ondées un coin de la nappe, les fruits choisis prenaient une carnation de fête, le soleil diamantait les vins. Sur le chemin de guipures, de lourdes gerbes, dans de vieilles faïences villageoises, empanachaient de fleurs les pampres qui les reliaient entre elles. Les bougies ne brûlaient pas encore. Thérèse, en toilette mauve, les bras nus, attentive à tout, n'eût pas voulu paraître heureuse. L'heure était victorieuse, et ses narines

qui palpitaient aux parfums partout répandus, ajoutaient un frémissement de plus au plaisir qui, comme malgré elle, respirait sur toute sa face où éclatait la vivacité de ses grands yeux. Même triste, elle ne pouvait que sembler joyeuse, tant son corps se livrait de lui-même au bonheur d'être en vie. Et ce soir encore, quoique son âme fût déchirée, n'avait-elle pas l'air d'une parfaite amoureuse qui, pour la première fois, vient de s'abandonner aux baisers ? C'était son air habituel. Tout ce qu'elle pouvait tenter, c'était de manger en silence comme pour condamner en l'étouffant le charnel mystère qui s'échappait d'elle toute.

Malgré l'ennui qu'elle avait d'ainsi les voir silencieux et de les savoir tristes, la fillette essayait de sourire, ses beaux yeux attentifs interrogeaient son père. Pierre de loin en loin disait une parole grave. Le soir tombait, les roses s'alanguissaient dans l'ombre, les bruits familiers venaient du village jusqu'à eux et sur la colline, le blanc cimetière, rosissant au coucher de

l'astre, semblait, sous les sombres cyprès, comme une couronne oubliée que le vent, dans un soir pareil, emporterait des rochers à la mer. Thérèse, attendrie, regardait en rêvant le faîte exalté et les tombes indistinctes. Le couchant ne rayonnait plus au dessus des arbres. Elle retenait ses larmes. Une feuille qui frôla sa joue la rendit tressaillante. Les oiseaux se taisaient. Elle fit allumer les flambeaux. La nuit vint tout d'un coup.

— « Voilà les étoiles, dit Pierre. »

Cette parole leur fit involontairement chercher quelqu'un. Sur le chemin, un troupeau passa. Le pâtre chantait en marchant, le bruit des bêtes et la voix de l'homme se mêlèrent, et peu à peu se fondirent, absorbé dans le magnifique murmure du soir.

Alors, lentement, Jean sortit de sa douleur, étonné, muet encore ; ses vrais yeux s'ouvrirent, il vit des fleurs sur la nappe, il aperçut distinctement le visage de Thérèse, la douceur de Pierre, la fillette, tous les charmes du service. Il vit

la maison et les arbres. Il parla. Un flot de sensations voulut s'échapper de sa bouche. La nuit ne l'oppressait plus. Le goût des fruits, l'ardeur du vin, la joie des nourritures lui coulaient dans le sang. Il chercha, il trouva les mots pour le dire, et tandis qu'il parlait, surpris d'être semblable aux autres hommes, il caressait les cheveux de la petite Hélène. Mais brusquement, dans le vide de tout son être, avec effroi, avec horreur, il perçut un sentiment répugnant, il éprouva soudain la sensation irrésistible que sauvagement, terriblement, toute sa chair désirait Thérèse. Il n'essaya même pas de lutter. Au contraire, il subit, il prit un plaisir âpre à s'abandonner à son désir. La souffrance, depuis trois jours, avait tari ses forces. Il était dans une de ces minutes creuses où quelque folle intuition, brusquement surgie, peut emporter d'un coup l'être désemparé. L'égoïsme charnel maîtrise alors affections et idées. L'amour carnassier, dans l'homme, ressuscite la bête. Crut-il trouver une diversion à sa douleur ? Un

moment, voulut-il à tout prix sortir de cet esclavage, de cette splendeur noire qu'il n'avait pas choisie, se recréer fort et libre ? Il avait l'habitude de jouer avec les images, de posséder tout l'impossible en elles. Mais non, il n'imagina rien, il ne voulait rien, il suivit son instinct, et oubliant tout, lorsque affectueusement, après le café et les liqueurs, Thérèse l'eut entraîné près du puits, derrière les lauriers, sous les hauts pins qu'ils aimaient, afin de lui parler, seule un moment avec lui, de la morte et de leur passé, avec ces mots dont les compagnes ont le secret consolateur, Jean, ivre et pâle, n'écoutant plus, laissa ses mains fiévreuses errer contre la robe de la jeune femme étonnée. Et vaincu par une douleur atroce qui desséchait sa gorge, une chaleur qui emplissait ses tempes d'un noir fourmillement, affolé par une soif bourdonnante, tout d'un coup, brutalement, il la poussa contre la margelle et sans savoir, il lui appuya sur la bouche un baiser inexplicable.

Thérèse, crispée, défaillit sous cette ca-

resse, de sa main violente, elle pétrit une rose, dans toutes ses veines, tourbillonna un amer délice. Jean la regardait, elle recula, et le sang du malheureux s'apaisa, il vit les collines baignées de lune, il entendit les vagues de la mer cachée par les arbres. Dans son cœur étonné, naissait une ivresse tranquille. La fille de Thérèse courait en jouant devant la maison. Pierre lisait sous la lampe. Un vent tiède et léger courbait à peine le front des oliviers et venait mourir sous les pins ; et le misérable s'affaissa en sanglotant dans l'herbe, moins beau que la nuit, aux pieds de la femme bouleversée, dont les yeux de martyre cherchaient inconsciemment vers les astres l'explication du mystère, de la douleur et de l'amour.

Jean ne put dormir de la nuit. Avant l'aube, il était debout. On ne l'aurait pas reconnu, tant il avait le visage hâve et ravagé. Il avait lutté longtemps contre un désir absurde, et maintenant, à genoux dans l'herbe, les mains crispées contre la margelle du puits, à la place même où

s'était appuyée Thérèse, il baisait la pierre et comme un fou, il éprouvait d'infâmes délices à pleurer là, à frotter sa bouche contre cette dureté. Le matin vint. Les oiseaux pépiaient dans les arbres. Dans le ciel pâle, les étoiles moins larges semblaient chassées par un vent plein de roses. Le jour naissait en écrasant des fleurs délicieuses dans les plaines du blanc matin levant. Le soleil empourpré flottait comme un être. Les brises lustrales passèrent. Sur la colline, le cimetière s'éveillait joyeux sous les cyprès encore sombres. Il y eut une minute d'or ; les oliviers, la maison, le puits, tout flamboya.

Jean, debout soudain, fut baigné, lui aussi, trempé des pieds à la tête, purifié par ce flot baptismal de douce gloire. Il entendit chanter toutes les sources de la campagne, frémir les feuilles, jouer les oiseaux, il vit la mer. Ebloui par la solennité du grand paysage pur, dans cette heure ardente, il eut honte, il baissa la tête. Claire au fond de lui se levait avec la lumière, il la contempla, réalité incor-

ruptible ; et naturellement, avant de cacher sa face entre ses mains, un grand cri jaillit de sa chair, entendu de lui seul, et toute son attitude, durant ce moment où il reprenait possession de sa conscience, fut comme une action de grâces échappée de son humilité, à travers tout son corps, vers le soleil levant, la plaine lumineuse et Claire immortelle, souriant dans le jour.

Il se coucha dans l'herbe, étendu sous les pins. Il ne voyait plus rien, il sentait seulement ruisseler le monde à travers lui, un abîme de fraiche clarté où roulaient en larges vagues cadencées, tantôt des oliviers, des nuages, des eaux, tantôt de hautes roches, une maison, des fleurs, un puits. Sa raison, délivrée de tout, libre et sereine, se mouvait au dessus de ces choses, elle méditait fervemment, pénétrant dans un air éclatant, qu'elle avait ignoré jusqu'alors ; de là, elle découvrait jusqu'à d'invisibles limites un univers conquis, lyrique, heureux et pacifique, une route droite y indiquait les actes à accomplir. Jean avait atteint le sommet de

son destin, il touchait au point où la vie et la mort n'ont plus aux yeux de l'esprit aucune signification égoïste, il avait tout-à-fait oublié l'étroit espace où se meut l'âme seule d'un homme, il était comme un battement dans le cœur de l'être, et lorsque Pierre le trouva là, alors que depuis longtemps s'étaient effacées les dernières étoiles, le soleil éblouissant déjà tout l'azur, Pierre le réveilla, car ainsi couché, les yeux clos, loin de tout, il paraissait dormir.

— « Je vais peindre, lui dit son ami... »

Grand, brun, bien fait, vêtu de velours marron, il portait sa boîte à la main, son chevalet sur le dos. Quel magnifique exemplaire d'humanité ! Sa face puissante, ses regards consciencieux exprimaient la joie robuste que donne l'habitude du travail. Il respirait la santé tranquille. On lisait sur ce beau visage la sûre maîtrise d'une âme passionnée, par une aristocratie sans défaillances. Le bonheur, l'amour de l'ordre, le sens de la beauté devaient fleurir, qualités naturelles, en

un cerveau si bien nourri. On s'en apercevait tout-de-suite. La dureté du front adoucie par la sensualité de la bouche, on voyait bien qu'une volonté aisée liait tous les jeux de cette physionomie ardente, un mouvant sourire y flottait constamment, comme pour mieux traduire la bienveillance et l'accueil à toutes les choses profondes ou charmantes qui entraient sans effort dans l'imagination toujours ouverte de l'homme qui souriait et regardait ainsi. Il abaissa ses regards sur Jean étendu à ses pieds, Jean, qui, abandonné, sans forces, livré à des sentiments si contraires, les cheveux et les vêtements en désordre, semblait se recroqueviller dans l'attente d'une souffrance nouvelle.

— « Je vais peindre, dit-il. Viens-tu avec moi ? Dans un coin de la crique, j'ai trouvé un motif où éclate toute la dure victoire des éléments. Je crois que je le tiens. Ce paysage est comme un morceau de nous. Il a des lignes rouges qui saignent vers la mer, comme une âme écorchée... En peignant, je crois faire l'anatomie de

quelque volupté atroce, de quelque vice magnifique et défendu... »

Il avait parlé d'abondance, mais Jean, coupable, pour la première fois cherche un sens détourné dans les paroles de son ami. Il sourit faiblement.

— « C'est ta manie, fit-il lentement, de voir une relation entre ce que l'homme pense et ce que la nature manifeste... Mais comme Courbet ou Rubens, la nature est une brute. Si elle peint de si beaux paysages, crois-moi, c'est qu'elle ne pense à rien. »

Jean, comme Pierre, se faisait d'habitude la conception exactement opposée des choses. Comme il souffre, songea Pierre, et croyant trouver un biais pour le tirer de sa prostration :

— « Viens, dit-il. C'est l'heure de ma toile. Accompagne-moi. Nous causerons, si tu veux. »

Jean hésitait, mais il se dit que Pierre soupçonnait peut-être quelque chose, et étrangement, il ne savait plus bien lui-même quoi ? Il lui jeta un pauvre regard

craintif. Il était bien là, dans cette herbe !

— « Je te distrairai, dit-il.

— « Allons donc, répliqua Pierre. Tu sais combien j'aime à causer en peignant. Cela redouble mon activité, ou plutôt la rend plus sûre. Ma fièvre se dépense en paroles, et je reste ainsi plus calme au fond de moi... Tu as en quelque sorte raison lorsque tu traites les peintres de brutes, oui, mais ce sont des brutes divines. Rien ne peut détourner de notre toile et de notre paysage, lorsque nous peignons, cette sorte d'attention surnaturelle, oui, qui brûle au fond de nos yeux, nettement séparée du reste de notre pensée, semble-t-il, et pourtant résultat, j'en ai conscience quant à moi, de toutes mes méditations, d'un long labeur et de ma vie heureuse. Au contraire, tout m'excite lorsque je travaille, et causer plus que tout. Viens-tu ? »

Jean suivit son ami. Il ne pensait pas à Thérèse, il ne songea même point à demander des nouvelles de la jeune femme. Il ne pensait pas à Claire non plus, mais

il sentait en lui comme une auguste présence, une mystérieuse blancheur qui l'habitait, qu'il ne discernait point en une forme nette, mais qu'il savait confusément être avec douceur l'idée bienheureuse de la disparue. La marche d'ailleurs lui faisait du bien, calmait sa fièvre, paraissait renouveler son sang. Il goûtait l'air du matin par lentes gorgées rafraîchissantes. Il trempait, en allant, ses mains dans les feuilles des bosquets. Une sorte de pénible sourire naissait sur sa face accablée.

Ils passèrent devant une auberge, une maison basse et longue, où pendait, au dessus de la porte, en guise d'enseigne, une branche de pin roussie au soleil. Entre le mur et une claire-voie de cannes sèches, il y avait deux ou trois tables et des bancs de bois.

— « J'y songe, dit Pierre. Tu n'as rien pris, ce matin, encore... »

Ils s'assirent un moment. L'hôtelière, grasse et lourde, qui connaissait le peintre, eut quelques bonnes paroles avenantes et

respectueuses. Des rouliers s'attablèrent à leurs côtés. Les chevaux, sur la route, entre les brancards, secouaient leurs bonnes têtes, et l'un d'eux, allongeant son cou vers les hommes, roula de grands yeux tristes, sous ses œillères, puis hennit, en découvrant ses grosses dents. Une étrange sympathie émut Jean. Il se leva, alla flatter la crinière poussiéreuse, et il demeurait là, le long des flancs palpitants de la bête, tête nue, au soleil.

— « Etre un pauvre cheval, songeait-il confusément. Pourquoi lui et non moi ? »

Pierre lui prit le bras. Ils repartirent. Maintenant, après cette tasse de café bue lentement et dans la compagnie de ces charretiers, simples et débordant de gaieté, il songeait à la fraternité des douleurs et des hommes et que ceux-là aussi avaient perdu jadis quelque mère, quelque femme aimée, et qu'ils continuaient leur travail avec leur indifférente sérénité. Comme le cheval, se disait-il. Mais lui, lui, était-il de leur famille, de leur race ? Ne détestait-il pas la souffrance ? N'était-il pas

un appareil, un instinct, une force de joie, et tout ce qui le détournait de sa fonction ne venait-il pas d'une source impure ? Faire de sa douleur un motif d'exaltation pour les autres, l'intégrer, la soumettre à son organisme... Mais avec la vigueur qui revenait dans ses membres, une grande lassitude intellectuelle envahissait sa tête. Il repoussa ces réflexions. Il était content de ne plus ressentir de fatigue physique. Cela lui suffisait. Il marchait, allègre, savourant le parfum que le café chaud avait laissé dans sa bouche. Et l'esprit léger maintenant, il s'emparait des circonstances du chemin pour ne point retomber dans sa désolation, tout l'enchantait comme s'il fût redevenu enfant, les arbres, les charrettes qu'ils croisaient, la poussière, les oiseaux. On l'eut pris, à le rencontrer, pour le compagnon joyeux de naguère que tout exalte. Au sein d'une matinée si belle, la jeunesse de son corps reprenait-elle ses droits sur la torture de sa pensée ? Ce qui restait de sain en lui, la puissance

du sang, la force de la chair, les muscles bien nourris, l'élan de l'être qui, pour persister, veut s'accroître, qui veut vivre aujourd'hui mieux qu'hier, sa vraie pulpe, la fleur de l'existence enfin revenait au dessus, — mais inquiète, tremblante encore aux menaces errantes, aux souffles de l'air et comme colorée d'une grâce mélancolique par tant de larmes versées.

Pierre se réjouissait de cette éclosion que son amitié bénissait d'un sentiment admiratif et que sa psychologie de peintre suivait et enregistrait de minute en minute. Jean, tacitement, puisait un réconfort dans cette fraternité d'âme et de contemplation. Sûr de lui à présent, il voulut s'en montrer reconnaissant à son ami. Il lui dit le charme qu'il prenait à cette terre. Ils traversaient un éboulis de rocs rougeâtres, sous des arbres à moitié desséchés. Un torrent avait déraciné les troncs à demi, et squameux, crispés, dans la pierraille, ils suçaient une sève calcinée.

— « Quels Epictète que ces pins, fit-il en souriant. Je viendrai relire le *Manuel*

à leur ombre... Quels enragés de vie que ces maigres esclaves, et comme ils ont l'air, dans leur détresse, d'être satisfaits de leur sort ! »

Mais il avait parlé trop tôt. C'était l'ancien Jean qui énonçait ces idées. Le nouveau se sentit mordu au flanc et loin d'envier ces pins, il les détesta sourdement. Ils sont malheureux, songeait-il, ah ! les misérables ! Et il leur en voulait de souffrir. Il ne laissa pas à Pierre le temps de répondre.

— « Ce que ce pays me rappelle le mieux, dit-il, c'est l'art de Valéry. Une idée qui se fige en un cristal brûlant... Il me semble parfois qu'on ne peut aller plus loin, dans l'éther de l'être, que ne l'a fait Mallarmé. Et parfois, je pense que ces poëmes prodigieux ne sont que la fin d'un âge. Ils annoncent une transition... Imagine la liqueur douloureuse de l'existence versée par quelque Schopenhauer, naître dans ces vases incorruptibles et les fêlant et les faisant éclater en mille morceaux, en mille étincelles. »

Il baissa la tête.

— « C'est ce que je rêve, ajouta-t-il. »

Pierre s'arrêta, saisi.

— « Toi ? »

Son cri lui échappa. Jusqu'ici la volonté de Jean n'avait-elle pas été de traduire en lois précises l'intuition que chacun prenait en l'autre de la justice et de l'amour, ne laissant tomber au cœur d'un poëme le nom et la joie de Dieu que comme une harmonie suprême pour résumer leur exaltation, élargir jusqu'à l'infini le lyrisme naturel de leur pensée.

— « La joie de Dieu... » Il répéta la formule, à voix haute.

Jean tressaillit.

— « Oui, dit-il... Mais imagine, si tu peux, sa souffrance. Quoique, en lui, joie ou souffrance, n'est-ce pas, peut-être, la même volupté ? »

La douleur a d'imprévues secousses. Lorsqu'elle attaque un être, elle est semblable à quelque incendie qui s'apaise un moment sous les charpentes et les plâtras pour renaître soudain avec une

nouvelle et plus impitoyable violence. Tant qu'ils marchèrent, elle dormit ainsi dans l'organisme du jeune homme. Il ne la sentait pas couver. Il la nourrissait, en croyant la tromper, avec des mots. Il ne savait pas encore qu'un artiste est maître de sa joie, mais qu'il doit obéir, s'il veut s'en délivrer, à sa souffrance. On s'épanouit, avec son bonheur. Sa douleur, on la subit, heureux si l'on n'est pas dégradé par elle. Mais lui pour mieux la soumettre croyait bon de la fuir. Il voulut porter l'attirail du peintre. Il s'arrêta pour contempler des paysans au travail, battant du blé sur l'aire, vigoureux, dorés dans la poussière de soleil, accomplissant leur œuvre de vie tranquille, plus beaux que des hommes. « L'héroïsme est en tout, allait-il commenter, vois les gestes de ce rude labeur... » lorsque, à travers l'ombre d'un petit bois, la plage se déroula devant leurs yeux, flamboyante.

— « Nous sommes arrivés, dit Pierre. Est-ce beau ? Quelle merveille va donc jaillir de cette fournaise ?

— « Quelle merveille, répondit Jean, mais celle que tu vas fixer sur ta toile. Heureux les peintres ! Vous pouvez mêler ce qu'il y a de profond et d'inquiet en vous, ce que Dieu y pense, aux lignes flottantes, à la réalité d'un paysage. Et durant des siècles, ce que vous avez éprouvé une minute, des hommes le subiront. On peut transformer nos poëmes. Insensiblement, ils prennent le plus souvent un sens tout différent que celui que nous avons enclos en eux. Mais toi, voici ce morceau de la planète. Tu t'en empares. Tu vas le coordonner et l'arrêter à jamais dans son actuelle splendeur. Dire que tu peux le rendre plus beau en le faisant tien. »

Pierre sourit en haussant ses fortes épaules.

— « Allons ! dit-il, une minute, oui. L'homme n'est rien qu'une minute, le plus torpide éclat de cette inconscience enflammée qui rêve devant nous. Voilà le tort de la peinture, voilà le tort de l'art. Il immobilise. L'immobilité, c'est la mort.

Ah ! que nos toiles n'évoluent-elles ? Qui trouvera le secret de peindre le mouvement du monde dans toute son ampleur. A chaque instant, tout se transforme, une nouvelle naissance entraîne une intuition plus belle ; il n'y a que nos toiles qui restent stériles, immobiles, identiques à elles-mêmes, lorsqu'elles ne s'assombrissent pas, lorsqu'elles ne se désagrègent pas, lorsqu'elles ne tombent pas en sales lambeaux.

— « Mais, dit Jean, c'est dans le regard des autres qu'elles suscitent une perception plus haute. Elles créent des sensations plus rythmiques. Pour les pauvres yeux sans puissance, elles ordonnent le monde des couleurs selon des idées, des symboles presque divins, et par là, elles amènent à penser tant de simples âmes qui, sans elles, seraient demeurées toute leur vie à chérir l'ombre. Et puis, elles ont, en nous, une existence sans cesse renouvelée par l'apport des générations neuves.

— « J'y réfléchissais au même instant, répondit Pierre en souriant. Je ne suis pas

pessimiste. Et c'est justement pour cela que je peins... Et puis, il y a le cinématographe ? Et lorsque le cinématographe aura trouvé son Shakespeare et son Michel-Ange, la peinture entrera dans une ère que nous ne pouvons même pas soupçonner aujourd'hui... Des Tintoret, des Delacroix, des tons trempés de musique, en mouvement. »

Il cligna des yeux vers la plage.

— « Dieu est un fameux metteur en scène, en attendant. »

Il établit son chevalet devant une rouge falaise embrasée par le jour, dominant la mer comme un bûcher, comme un trône. On eût dit que les roches brûlaient. Elles pétillaient d'étincelles. La mer fumait. Par places, l'eau toute blanche jetait l'éclair des cuirasses. Les pins tordus, éblouis, calcinés, se consumaient dans l'attente du vent. Les troncs, poisseux de résine, craquaient, écaillés, sous l'étreinte de mains invisibles. L'ombre, écailleuse elle aussi, semblait haleter. Dans les hautes branches, les cigales frémissaient, en un long gémis-

sement, une vibration écrasée ; une sorte d'encens s'échappait vers l'azur. Le soleil planant était seul maître de la terre et des eaux. Le ciel intense éclatait partout avec la force des choses violentes. Il avait la splendeur d'un dieu. Mais, au dessus de lui, au dessus de l'air, on devinait un embrasement tranquille, une région de feu suave, un lieu de délices ondoyantes, l'éther.

C'était là que s'en allait la pensée de Pierre. Il peignait avec ivresse. Penché sur le chevalet, le front trempé de sueur, les mains enthousiastes, il priait la nature avec toutes les forces de ses yeux grands ouverts. Devant lui, sur la toile sonore, naissait quelque chose de victorieux, de rapide, de sûr, plus opiniâtre que les rocs, plus condensé que le soleil. Au bout du pinceau, l'être des pins révélait son essence même, et la mer, tout à coup, au milieu des couleurs, se développa dans une courbe transfigurée. Elle était là, sous un firmament encore à naître, arrêtée dans une pensée immortelle. Sur la toile éclatante,

dans cet espace étroit, au bord de l'éther et le reflétant, l'âme entière du chaud paysage s'exaltait, plus proche de Dieu.

Jean, couché sur le sable, ne prêtait aucune attention à l'enivrant labeur, lui qu'eût passionné naguère chaque ton, chaque empâtement. Egoïste comme un malade, il ne se repaissait plus que de lui. Rien ne le touchait plus du monde des vivants. Les ondes du désespoir couraient de nouveau dans ses veines. Il s'en abreuvait, n'ayant plus le goût de nourrir son cœur de la richesse de ce ciel, de l'été de ces eaux. L'immensité du lourd paysage l'avait rejeté en lui-même. Il était sombre, dans tout cet éclat. Sans mouvement, comme un cadavre, il se laissait manger par les mouches. Pierre avait bien essayé de renouer la conversation avec lui, de le tirer de sa torpeur. Il n'avait répondu que par monosyllabes, inattentif, lassé, repris par sa douleur depuis qu'il était tombé là, pareil à quelque animal blessé, dont la morne masse n'est traversée que par le désespoir de la vie qu'elle perd. A peine

gardait-il une apparence humaine. Parfois il crispait ses mains l'une dans l'autre, tordant son corps. Tout le douloureux incendie le dévorait de nouveau. L'intérieure blancheur avait fui. Un sang noir fourmillait dans ses veines. Il était épuisé de chaleur, il avait soif et il n'aurait pas voulu boire, il appelait le sommeil et, les yeux fixes, il attendait en vain le bienfait d'une reposante caresse, il ne voyait au loin que la mer brasillante, la vie en feu, et, enfoui dans ce sable, les genoux rompus, les bras brisés, la poitrine suffoquée, pareil aux pins, il aurait répandu toute sa sève au prix d'une bouffée de vent à travers ses cheveux.

Pierre qui levait la tête pour encercler l'étendue d'un coup d'œil, l'aperçut ainsi, atrocement douloureux.

— « Tu es mal, Jean, dit-il, tu souffres. Tu dois avoir la fièvre.

— « Non. Laisse-moi.

— « Veux-tu que nous rentrions ?

— « Non... Ici ou là-bas, qu'importe... Tout m'est égal. »

Mais il revit la maison, il vit la robe de Thérèse. Avec une âpreté nouvelle, l'afflux passionné de la veille lui remonta aux tempes. Sa tête vacilla. Il allait revoir la jeune femme. Ils allaient s'asseoir à la même table. Ils parleraient. Ils se reverraient. Ils se verraient. Son imagination, douloureuse et surexcitée, avait trouvé sa vraie pâture. Sa honte fermenta. Ses yeux erraient sur les sables, et les cailloux scintillants, la poussière jaune allumaient en lui des rêveries hallucinantes. De sourdes et folles analogies associaient à son désir les couleurs fauves du visage. La jeune femme, à travers cette poussière, lui envoyait son fantôme, une forme qu'il ne pouvait pas bien saisir, qu'il devinait, qu'il entrevoyait un moment, là-bas, près des vagues et qu'il sentait soudain écrasante en lui. Elle ne le quitta plus. « Thérèse est rousse, Thérèse est rousse », disait en lui une voix obstinée avec une excitation croissante. Il se rappela que l'odeur des vierges rousses entraînait une volupté particulière chez la plupart des

hommes. Toute la jeunesse de Thérèse l'enveloppait avec l'air brûlant. Il croyait que Pierre allait entendre craquer ses os. « Thérèse, Thérèse. » Ce nom prenait un goût de fruit, de bête sauvage. « Thérèse. » Elle avait une chevelure cuivrée, ses cheveux devaient avoir un parfum semblable à leur teinte. Du blé fauché. Un parfum semblable à leur teinte. Quant elle est nue, sur son corps, il doit frémir par endroits des lueurs dorées. Ces chairs d'or sont chaudes et sombres, enfermées sous la robe. Et pourtant, la blancheur de la gorge éclate comme celle des genoux, comme celle des cuisses. Le ventre est encor petit. « Thérèse, Thérèse. » Les mains comme des flammes brûleront, déchireront la robe. L'étoffe lacérée laissera voir les lieux sacrés de la chair. Un grand lit saccagé. « Thérèse. » Et brusquement une autre voix intérieurement jeta un nom inconnu. Il vit Thérèse et Claire qui cousaient en brodant, sous la lampe, puis il resta un long moment sans plus rien comprendre, sa honte

haletante, l'imagination et les yeux vides.

— « Décidément, rentrons, dit Pierre.

— « Non, répondit-il rageusement. »

Et sa pensée meurtrie s'attacha à revoir les cheveux noirs de la morte se mêler au diadème d'or, aux cheveux vivants de Thérèse, et de toutes ses forces, toute sa volonté tendue dans le même désir, il eût voulu voir soudain la femme de Pierre arriver à l'improviste pour sentir, même de loin, elle debout, lui toujours couché, le souffle de Claire sortir peut-être des lèvres frémissantes de Thérèse. Son cœur appelait Thérèse à grands coups sourds. Art sacrilège ! Il eût voulu s'halluciner sur une double image, retrouver l'adorée perdue sur une jeune chair vivante, aimer encore, malgré la mort, jusqu'à posséder les deux femmes dans une même étreinte. Ses yeux s'injectaient d'un feu sombre. Depuis trois jours, la douleur avait enivré cet homme au point d'en faire un être sans raison, abandonné à la chaude matière, et prêt à rompre dans une folle minute l'œuvre de volonté, l'œuvre d'amour, or-

gueil de toute une vie. Ses ongles griffaient le sable. La sensualité battait dans son pouls avec rage. Comme le lourd soleil au dessus du paysage, elle régnait dans ce corps sans conscience, elle chassa tout à fait le pâle fantôme de l'ancienne tendresse, elle écrasa à travers cette chair labourée, désorbitée, faite sienne, les souvenirs élyséens, les mélancolies, les fugitives affections. Ce fut comme une dalle de braise retombant sur de blanches roses, un vantail de tombe sur lequel un mauvais ange pèse. Mais non, ce fut pire. Les yeux secs, hallucinés, Jean, les pieds enfouis dans le sable, regardait Claire et Thérèse enlacées, se baisant sur la bouche, s'étreignant, s'aimant, et les sanglots débordèrent soudain de sa gorge, sa vision creva, il put pleurer, il allait devenir fou.

Pierre lui prit les mains, le releva, le fit marcher.

— « Nous allons rentrer. Veux-tu venir ? »

Jean se laissait conduire comme un enfant, comme un aveugle ; il répondit

d'un signe de tête. Il allait, les bras ballants. Et Pierre essayait, d'un flot de paroles, de le soutenir, de l'envelopper. Paroles vagues, tâtonnantes, et qui craignaient d'élargir la blessure de l'ami au lieu de l'adoucir.

— « Rien n'est plus tragique qu'une douleur comme la tienne, mon Jean, dans un paysage comme celui-ci... C'est écrasant, ce mélange d'arbres en feu, de roches flambantes, cette lumière et cette mer, quand tout brûle autour d'un homme qui pleure... Te souviens-tu de la maxime de Quinton ? L'héroïsme cesse, où l'effort commence. Mais la douleur n'est pas naturelle. On ne peut s'y abandonner, comme à une jouissance héroïque de l'âme... Ces pins souffrent-ils de la chaleur ?... Il faut surmonter l'amertume. L'âme ne serait-elle que la conscience de ce que tout l'homme a pu surmonter de lui-même ?... Nous t'aimons bien. Songe que des âmes, que tu chéris, partagent ta souffrance... N'es-tu pas obscurément consolé à l'idée qu'elle eût pu te survivre

et qu'entre les bras de Thérèse elle subirait maintenant ta misère ? »

Jean tressaillit. Une horrible palpitation le parcourut de la tête aux pieds. Martyrisante télépathie de l'amitié ! Ils évoquaient, en deux mondes si éloignés, les mêmes images. Mais Pierre poursuivait :

— « Elle est entrée dans le royaume de l'éternelle joie, dans les champs spirituels, dans cet éther que parfois notre art condense, et tu ne l'as point quittée, mon ami. Tu modèleras son portrait ineffable, son vrai visage. Ce qu'il y a de plus pur en toi palpite, en un lieu d'absolue certitude, sur le sein glorifié de Claire. Moi, il me semble, et toi, Jean, ne te semble-t-il pas que tous tes poèmes ont pris depuis une forme, une âme nouvelle ? Ils ont trouvé leur vie définitive. Ils vivent en elle, elle vit en eux... Tiens, voilà le paradis sans doute de nos inspirations, Jean. Mieux que moi tu sens tout cela, je le sais, mais permets-moi, permets à ton ami d'être, à tes côtés, l'écho de ces pensées... Je t'aime.

— « Mon ami, mon ami, balbutiait le misérable. »

Ils avaient dépassé l'auberge, ils approchaient de la maison.

— « Songe à la Justice, disait Pierre. Il n'y a rien d'impur que nos conceptions, il n'y a rien d'impossible en dehors de nous. La raison seule nous limite, et qu'est-elle ? La pauvre chose !... Un cadavre, un corps couché, de la terre, oui, c'est ce qu'elle voit. C'est là que s'arrête l'expérience. La leur, oui. Mais l'expérience lyrique ! Tout se transforme dans l'immense creuset. Te souviens-tu de cette fresque que nous avons contemplée ensemble, à l'amphithéâtre de chimie, à la Sorbonne... Ah ! ce qu'aurait pu faire un grand peintre, d'une telle idée ! Un fleuve de délice et de paix sort de ce torrent de flammes qui roule pêle-mêle les arbres fracassés, les rochers et les morts. Le matras éternel a tout transfiguré. Il n'y a rien d'impur. Il faudrait garder le silence devant l'invincible silence de la mort, et pourtant n'avons-nous pas en nous

comme des presciences mystiques ?... Elle est joyeuse, n'est-ce pas, tu le sais, nous le sentons. Je sens que tes souffrances servent à la joie de Claire. Purifiée par ton tourment, elle possède, dans une béatitude que nous pouvons à peine concevoir, l'idée immortelle de votre amour. Tu sais bien que rien ne meurt. Mais sois-en sûr davantage. Eprouve tes vérités. Si tu le peux, rappelle dans ta mémoire les développements implacables de Bach ; avec ces dures et belles formes, retrouve les tiennes, reconstruis ta raison, redeviens le cerveau logique qui faisait notre admiration à tous. Et ne crois pas que je me contredise. Il y a une petite raison, égoïste, stérilisante, et il y a cette logique universelle, cette raison unanime que touche notre intuition, aux heures pathétiques. L'expérience lyrique ! En rentrant, je me mettrai un moment à l'orgue, ou si tu préfères, nous feuilleterons quelque partition ensemble, tu retremperas ta volonté dans l'héroïque éclat de Beethoven. Son désespoir, à lui, a pu ébranler les lois

mêmes du monde. Sa douleur fut parfois plus grande que le Ciel. Mais n'a-t-il pas enseigné qu'au dessus des sanglots flotte toujours pour les âmes fortes comme une lumière qui tombe des mains mêmes de...

— « Non, non, cria Jean. Je n'entendrai jamais plus de musique. »

Ils se turent. La route chauffée par le midi les absorbait dans son aveuglante blancheur. Qu'est-ce que deux pauvres hommes ? Qu'est-ce que deux cerveaux ? La poussière craquait sous leurs pas. Les arbres pétrifiés sur le bord de la route ne remuaient même pas au passage de ces deux choses perdues dans l'écrasant éblouissement. Le vêtement noir de Jean, froissé, souillé de sable et de poussière, lui donnait un aspect lamentable ; il eût paru ridicule si l'épuisement de ses traits, la lassitude de la démarche, son air hagard n'avaient pris quelque chose de poignant à côté de Pierre qui s'avançait de son pas rythmique, de son allure sûre. Cet aimant aurait voulu prendre cette loque dans ses bras, contre lui, l'emporter avec douceur.

— « Ah ! voici un peu d'ombre, dit-il. »

Ils allaient s'engager dans l'allée des chênes. Au détour du chemin, entre les troncs, Thérèse inquiète se dressa devant eux. Elle venait à leur rencontre, tenant sa fille par la main. Comme son ombrelle mettait sur sa face un reflet rose, ils ne la virent point rougir. Elle resta un moment devant eux, toute confuse ; et sans rien dire sa bouche débordait d'aveux. Elle portait la même robe mauve. De grands cernes enfiévraient ses yeux. Elle serra la main de Jean, Pierre la baisa sur le front. Les deux hommes embrassèrent la fillette. Hélène se mit à courir devant eux en jouant.

— « Notre pauvre ami est bien mal, murmura Pierre à l'oreille de sa femme. »

Elle tressaillit, et se raidit. Enfin, faisant un effort pour rompre le silence qui l'effrayait aujourd'hui, et comme malgré elle, parce qu'il fallait qu'elle le dise aussi :

— « Jean, dit-elle, nous vous aimons. »

Ils firent deux ou trois pas, et elle répéta plus sourdement :

— « Nous vous aimons... »

Plus que la nuit, certains midis peuvent être tragiques. Une de ces sinistres minutes, un de ces drames de la lumière les enveloppa. Comme si le paysage, autour d'eux, se fut soudainement vidé, tous trois perçurent une affreuse clarté, une lividité brûlante, auprès de laquelle le soleil parut noir ; et comme les deux hommes, émus jusqu'à crier presque, se taisaient à ses côtés, elle entendit une terrifiante Thérèse qui parlait par sa bouche, inconnue d'elle :

— « Venez habiter avec nous, Jean, dit-elle. Restez ici jusqu'à ce que vous soyiez mieux. Pierre est votre frère. J'étais la sœur, la petite sœur respectueuse de Claire. Où pourriez-vous aller maintenant ? »

La lividité s'éteignit. Tout reprit sa couleur et sa forme. Ils marchaient.

— « Oui, reste ici, reprit Pierre en jetant un regard reconnaissant vers sa femme, tu as des livres, des cœurs qui te chérissent, tu as la mer, tu pourras errer seul, si ça

te plaît, à travers la colline ou la plage. Il est bon, lorsqu'on est malheureux, de voir se lever le jour ou se coucher le soleil.

— « Mes amis, mes bons amis, répondait Jean. »

Ils venaient de quitter l'allée des grands arbres, et c'est de là qu'on voyait la maison, la terrasse et se développer de colline en colline l'harmonieux paysage. La maison est toute blanche, devant les pins, au fort soleil. Le puits était d'or, les lauriers dardaient de vertes flammes. Un haut cyprès, que Jean n'avait pas regardé la veille, se dressait, au bord de la terrasse, ferme, sombre ; il se détachait sur l'azur comme une pensée solitaire et lui seul, parmi les reflets bleus qui tombaient de toutes les plantes, jetait sur la terre exaltée une ombre noire, mince et droite.

— « Voilà, dit Jean. Je serais ici comme ce cyprès, voyez.

— « Il est beau, dit Pierre. Son front est plus haut que la maison, il domine tout, le figuier et les pins. Au couchant, c'est

le plus humain des arbres. Ses branches prient, et le ciel empourpré en tire une image d'immortalité. Il semble alors se nourrir du sang mystérieux des justes.

— « Et sa base, dit Thérèse après un silence, est parfumée de roses. »

Ce fut derrière la maison, sous l'ample tente violette, qu'ils déjeunèrent. Thérèse tournait le dos au puits, mais entre la table et le puits, Jean voyait Thérèse. Pour lui pâle, fiévreux, ce repas se changea en supplice. Il n'avait qu'une joie instinctive, celle d'être assis là, sur cette chaise, d'être là et non ailleurs. Il s'étonnait de ne pas trouver au pain, à ce pain, un goût amer, mais l'eau fraîche ni le vin glacé ne pouvaient éteindre le feu de sa gorge, la poussière intérieure qui depuis hier desséchait son être, la tourbillonnante poussière qui, soulevée au fond de lui par chacun de ses gestes, montait à ses yeux et lui ternissait toutes choses. Sur la nappe ajourée, les cristaux, l'argenterie, les fruits avaient beau multiplier leurs carnations ou

leurs éclairs. Il ne les percevait qu'à travers sa brume. On servit les mets sur une couche de fleurs. Il n'y prêta point d'attention. Savait-il qu'il mangeait ? Ecouta-t-il les paroles qui se mêlaient aux bourdonnements des guêpes ? Lorsqu'il sortait de la noire solitude où sombraient ses pensées, de cette sorte de tombe morale où s'endormaient ses sentiments, ce n'était que pour voir, comme une apparition ouvrant les portes du cercueil, à la fois mystérieuse et vivante, Thérèse, Thérèse assise devant lui, comme si cela était naturel, assise entre lui et ce puits exécrable, ce puits adorable, à côté de Pierre et d'Hélène. Jean tâchait de s'expliquer la simple nécessité de ces choses, il n'éprouvait plus que Claire était morte, il oubliait qu'Hélène n'était pas sa fille, que Pierre était son ami, il ne recevait qu'une sensation : Thérèse était là, Thérèse, les bras nus, embaumait comme... comme... Et machinalement il cherchait à quel parfum pouvait ressembler le parfum du cœur de Thérèse.

Dans sa tristesse, elle rayonnait. Pierre lui-même, habitué à la présence de cette émouvante compagne, ne pouvait pas ne point suivre et admirer les jeux de la lumière dans la chevelure dorée, la blanche saillie des épaules sous le corsage mauve, et toute cette harmonieuse, cette tranquille et merveilleuse aisance des gestes, cet abandon royal de l'attitude. Pour prendre un fruit, pour soulever une coupe, le bras, la main se mouvaient, d'accord avec le regard, attirant en eux, en une brève ondée, toute la grâce du corps ; et l'on s'attendait, lorsque la respiration du buste allait s'échapper des lèvres, à voir flotter dans l'air une légère clarté.

— « Décidément, il faut que je commence ton portrait, lui dit Pierre. Jamais tu n'as été plus belle.

— « Oh ! non, pas maintenant, fit-elle.

— « La tristesse ajoute à ta force quelque chose d'auguste.

— « Oh ! non, non, reprit-elle... Si tu savais ! »

Elle s'empourpra toute.

— « Fais celui d'Hélène, dit-elle, pour cacher son trouble, en caressant le front de l'enfant. »

Hélène, qui ressemblait à sa mère, était la branche exquise près du rosier épanoui. Et Pierre, lui, faisait un tout vivant, bien établi, un tout solide et pur, que l'on ne peut guère comparer qu'à lui-même. La lumière au dessus d'eux jouait dans les plis de la tente. De loin en loin, une cigale crissait, un oiseau volait, un être vibrait, quelque chose marchait dans la campagne, passait autour de la maison. Jean ne prêtait attention qu'à Thérèse. Avec quelle douceur il imaginait que la nappe frôlait la jupe et les genoux. Une traînée de soleil baisa un moment la nuque de la jeune femme. Elle but pensivement, avec lenteur, un verre d'eau.

— « C'est l'eau du puits, songeait-elle, de ce puits... »

Sous les regards de Jean, elle était lasse. Un vers vague, qu'elle déformait, reformait,

Je me compare aux fleurs injustement écloses,

flottait dans son inquiétude, l'alanguissait, l'énervait. Autour de ce rythme, elle cristallisait un destin douloureux. Elle qui adorait Pierre, de tout son être ! Elle récita le vers à voix haute.

— « De qui est-il ce vers, demanda-elle ?

— « De Laforgue, répliqua Pierre. C'est dans cette prodigieuse *complainte des formalités nuptiales*, t'en souviens-tu ? La musique elle-même n'est pas allée plus loin, je crois, dans la subtile naissance d'un sentiment. Le système de l'être y est saisi en ses plus flottantes racines. Sans l'ironique analyse, on voit se former toute la dramatique extase d'une virginité qui va mourir... Et la grande résolution de l'accord, dans le cri de l'époux,

« Dis, veux-tu te vêtir de mon être éperdu... »

Il parlait encore, Jean et Thérèse se regardèrent. Un tressaillement, qui leur fit horreur, les unit, par dessus la table, sous les yeux du mari et de la fillette. Mais ils furent seuls à en percevoir le sens cou-

pable. Peuplé de fleurs, de soleil et d'abeilles, bourdonnant de crainte et de perversité, retomba le silence. Toute la richesse des heures voluptueuses était incarnée dans le corps et les vêtements qui moulaient l'âme de la jeune femme, à ce repas servi, en sa magnificence champêtre, pour tirer de son accablement un ami malheureux ; mais voici que dans cet opulent tabernacle de chair rousse se mettait à couver le feu d'une angoisse lente.

— « Jean, fit-elle... » Mais elle n'acheva pas. D'un geste, elle lui montra les fruits. Dès qu'elle pût, elle se leva. Elle servit le café. Elle se mit à marcher. Elle avait l'air de s'intéresser aux massifs, aux cailloux scintillants, elle rôdait sous les arbres. Mécontente, elle chantonnait. Nerveuse, elle semblait épier. Quoi ? Elle enveloppait parfois les deux hommes d'un regard égaré, qui eût pu révéler son trouble, mais Pierre ne prenait garde qu'aux mouvements, à la grâce de la silhouette, aux reflets mauves sur la paille du chapeau de jardin, aux rencontres de la lumière dans

les plis de la robe et la couronne des cheveux. Son œil de peintre s'intéressait à ces détails délicieux, mécaniquement en décomposait les tons, mais sa pensée s'alarmait, toute ailleurs. Près de lui, son ami était si malheureux ! Tous deux, préoccupés, l'un fuyant l'autre qui l'eût, s'il eût osé, pressé contre son cœur, ils achevaient de boire sans plaisir ce café qu'ils savouraient d'habitude et qui dans les tasses ensoleillées noircissait comme sans arôme pour eux. D'un même regard, et comme du fond brusquement étreint de leur prescience, ils contemplèrent Thérèse. Enroulant, déroulant sur ses doigts l'un des longs rubans noirs du blond chapeau de paille, appuyée contre le tronc rougeâtre d'un pin, moitié dans l'ombre, moitié dans le soleil, pleine de ses secrets, mais la face tranquille, elle apparaissait quasi divine.

— « Nous avons peut-être tort de te retenir ici, dit Pierre. »

Jean tourna sa face vers lui.

— « La vue de notre bonheur, tout te

rappelle Claire. Et pourtant il me semble que nous seuls t'aimons assez pour pouvoir t'apporter quelque consolation, quelque faible consolation. »

Jean ébaucha un geste résigné. « Je m'abandonne... Je m'abandonne à tout... » avait l'air d'avouer son attitude navrée, « que m'importe... » Et Pierre s'en voulait de se deviner si gauche, de ne pouvoir atteindre son ami qu'avec des regards si maladroits.

— « Ecoute, reprit-il brusquement. » Mais il hésita un moment encore, puis d'une voix lente, persuasive, fraternelle :

— « J'ai beaucoup songé, ces jours-ci, à la perte définitive de quelqu'un que l'on aime, et il faut que je te le dise, Jean, de plus en plus je vois que la mort est une chose impossible. Il n'est pas vrai que l'on meure. Nous ne pouvons pas mourir, Jean. Rien ne disparaît tout à fait. Les êtres aimés revivent en nous tout entiers. Claire est en toi avec une puissance, une douceur, une beauté que tu sentiras bientôt. Elle est... une essence pure. Le

catholicisme a du vrai. Une présence spirituelle, va, cela peut se concevoir, cela peut s'éprouver. Et celle à qui nous ne cessons de songer, sa présence spirituelle à celle-là fortifiera, substantifiera tes pensées. Claire que tu aimes se nourrira de toi, tu disparaîtras peut-être en elle, mais elle, jamais, jamais, elle ne sera du néant. »

Le coude sur la nappe, le front dans sa main, Jean regardait la terre. Sans bouger, d'une voix sourde :

— « Ce que tu dis là, Pierre, pourrais-tu le peindre, fit-il ?

— « Ah ! il s'agit de bien plus profond que notre art, de l'au-delà de l'art ! Cette notion que les hommes cherchent à atteindre de Dieu, c'est par le culte des morts qu'ils la posséderont. Que serait Dieu, je me le demande, tous ces temps-ci, que serait Dieu s'il n'était la vivante, l'éternelle, la définitive communion des âmes. »

Il eut un grand regard de charité.

— « Tiens, Jean, Claire morte et toi vivant en elle, vous êtes plus proches de la divine présence que Thérèse et moi

vivant dans les plus beaux plaisirs de l'amour.

— « Ah ! peux-tu chercher Dieu ailleurs que dans la vie !

— « Et toi, Jean, peux-tu donner à la mort le sens que lui prêtent les pauvres gens qui n'ont pas lu Platon ? L'autre jour, à l'église, ce bon abbé Rivier, durant l'enterrement, a joué à l'orgue un morceau de *Mors est vita*. Oui, c'était déclamatoire et mesquin, mais un Gounod lui-même aurait essayé de comprendre que la mort, c'est la vie, et toi, tu ne pourrais t'élever jusqu'à la certitude qu'il n'y a ni mort ni vie, mais que le monde existe, que Dieu est toujours, partout, que sa volonté se transforme sans cesse, identique à elle-même, et que nous seuls, en nous séparant de lui par étroit, par impur égoïsme, nous nous vouons au néant, au dam, à la privation de tout bien.

— « S'il est la volonté, qu'il veuille donc pour moi... Ah ! ne plus se connaître, ne plus sentir, ni savoir.

— « Non, Jean. Une fois qu'on est né,

c'est pour toujours. C'est pour ne plus disparaître, mais aller s'augmentant sans cesse, s'unir à tout ce qui unit, à tout ce qui dure. Oublie-toi, oui. Mais que ce soit pour mieux laisser l'universelle foi nourrir ton cœur et ta raison.

— « Mon cœur... »

Pierre ne le laissa pas achever.

— « Ton cœur, dit-il... »

Et le regardant profondément dans les yeux, comme un père un enfant, comme un guérisseur son malade ; « Claire, acheva-t-il lentement, puisqu'on croit que Claire n'est plus, Claire vit dans ton cœur, sur mes lèvres avec le mot que je dis et qui la nomme, dans cette lumière qui nous entoure ; elle vivra tant que nous vivrons nous-mêmes, tant que nous ne serons pas avec elle fondus dans la même divine pensée... toujours. »

La grande forme de Thérèse tressaillit et porta la main à son front. Derrière eux, dominant leur groupe, Thérèse, revenue, les écoutait, debout, attendrie, sentant confusément la beauté de leurs paroles et,

par l'effort qu'elle faisait pour les bien comprendre, chassant le tourment voluptueux qui, depuis la veille, par ondées mystérieuses, s'incrustait dans sa chair. Ils parlaient de la mort : elle, dont on ne pouvait pas ne pas sentir la rayonnante nudité sous la robe, qu'était-elle, fraîche, robuste, éclatante de saveur et de joie, sinon une source de vie, une fontaine de désirs ; elle respirait l'air de la jeunesse, l'air des étreintes et des baisers ; laurée d'or par ses cheveux, puissante et charmante, avec ses yeux où depuis sa virginité enfuie n'avait jamais cessé de nager une ivresse tranquille, avec cette ardeur si bien contenue qui lui fournissait d'inépuisables charmes, noble, gracieuse, elle donnait à tous, même aux plus humbles, même aux plus rudes, une idée de paganisme et de force, un sentiment de victoire. Elancée, fuselée, polie, mince et pleine, élégante et sereine, elle représentait la santé des hommes. Si peu fardée, elle n'avait rien d'une courtisane. Comme d'autres sont des héros, un savant, un poëte, un apôtre,

elle était une femme. Elle avait le goût inné de ce qui mettait sa séduction en valeur, et d'autant mieux que jusque dans les grâces du vêtement, elle apportait un air souverain de nonchaloir, presque de négligence. Il est de ces inconscientes coquettes qui en tout montrent ainsi ce sens de la mesure, indice des belles choses. Par exemple, Thérèse, sans y songer peut-être, se plaisait à incarner l'image plastique de chaque saison. L'hiver, dans les fourrures, impérieuse et blanche, sous ses fauves bandeaux tressés en torsades, sorte de Callypige frileuse, ce n'était plus la même Flore, demi-nue, embaumée, que chaque été retrouvait les cheveux libres et les seins brillants.

Elle était bien une femme. Elle chérissait Pierre parce qu'il était beau, souple et avenant, et ne se préoccupait guère de son génie ni de sa bonté. Elle n'avait jamais retiré de joie précise de ces hautes qualités, et elles lui restaient donc à peu près étrangères. Confusément, pourtant, elle percevait qu'il y avait quelque charnel

rapport entre elle et la peinture de son mari, quelque spirituelle équivalence, un instinct secrètement sensuel lui enseignait qu'il fallait, pour que les toiles de Pierre fussent tout à fait lyriques (un mot qu'elle n'employait jamais, d'ailleurs) et pour que Pierre fut tout à fait heureux, qu'elle fût, elle, le plus belle possible, et elle s'attachait à s'épanouir, sans penser à rien, pour recevoir seulement et donner de profondes jouissances d'amour, sûre avec cela qu'elle servait à quelque œuvre trop haute et trop difficile pour être à la portée de tendres sentiments féminins. Elle était sage. Elle était heureuse.

Le bonheur lui était venu comme sa jeunesse, comme sa beauté. Elle n'avait point d'efforts à faire pour les retenir auprès d'elle. Elle se contentait de vivre. De même que tout bijou, toute soie, toute fleur la parait, de même toute heure qui passait en errant autour d'elle se nuançait de son plaisir avant qu'elle ait eu le temps de formuler un souhait.

— « Ah! que je voudrais désirer quel-

que chose, disait-elle parfois en riant, et elle ajoutait vite : Mais je suis trop paresseuse, je ne désire pas même désirer. »

Et elle embrassait son Pierre. Son destin était là. Orpheline, elle avait été élevée par un vieil oncle mélomane qui, renonçant bientôt à la rendre musicienne, l'avait laissé grandir à sa guise, capricieuse et nonchalante. Attiré par la vigoureuse intelligence de Pierre, sa vie studieuse, bien ordonnée, séduit surtout par l'ardente maîtrise avec laquelle le jeune peintre jouait du piano et de l'orgue, il l'avait rapproché de sa nièce et sans que les tourtoureaux pussent trop s'en douter, il avait facilité leur amour, il les avait donnés l'un à l'autre. Il y a de vieux hommes qui sont ainsi, ayant manqué leur existence ils mettent la joie de leurs dernières années à accomplir le bonheur des autres. N'est-ce pas souvent une excellente façon de faire mélancoliquement le leur ? L'oncle de Thérèse avait pleinement réussi. Il pouvait contempler les deux jeunes époux comme Pierre regardait sa meilleure toile,

ce parfait ménage était son chef-d'œuvre. — « Plus l'œuvre est belle, se disait-il à lui-même, plus l'artiste s'efface, plus la collaboration des éléments paraît grande... Un jour, je finirai par croire que je ne fus que l'occasion. Mais y a-t-il des hasards dans le monde ? Tout ce qui est beau est chose difficile et rare... »

Et pour achever son poëme, il avait mis entre les mains des beaux jeunes gens la presque totalité de sa fortune, s'appliquant à ne les gêner que le moins possible, prenant une innocente joie à venir de temps en temps les surprendre, passer quelques jours auprès d'eux, — et il écoutait, une nuit entière, Pierre improvisant à l'orgue ou développant, dans l'ombre, les fenêtres ouvertes, à travers l'angélique silence des grandes lunaisons d'été, les insatisfactions sublimes de Schuman, les dures extases de Bach ou les héroïques certitudes conquises par les violences de Beethoven.

Thérèse écoutait alors, à demi sommeillante dans les coussins, sur un divan,

près des croisées ouvertes, et c'était dans l'émoi de ces heures nocturnes, submergée par les torrents de tout ce monde harmonieux, encore exalté par le frissonnement des deux hommes et le lointain témoignage que leur apportaient les étoiles, c'était dans ces heures nocturnes que parfois elle avait essayé d'ouvrir en elle les sources de quelque ironique enthousiasme, vaguement pressenti, qu'elle avait tenté de connaître le profond de la vie, tenté, l'imprudente ! d'arracher de l'ombre l'inflexible raison, privilège des hommes.

Voilà par où peut entrer la maladie dans une plante humaine si sainement épanouie. Celle-ci n'avait pas besoin d'art, ni de remèdes, ni d'excitants. Elle jouissait naturellement de son équilibre. Mais, dans ces minutes de curiosité dominatrice, elle en venait, faut-il dire physiquement, à préférer la pensée à la santé. A sa manière elle se mettait à réfléchir obscurément sur le monde, elle s'efforçait de comprendre. Le malheur est multiple, une de

ses plus menaçantes formes est l'intelligence. A toute intelligence, même chez les plus solides, une perversité se mêle. Il est toujours pervers, au fond, de penser au lieu d'agir. La raison ne reprend ses droits que sur un être déjà détourné de ses voies et qui veut surmonter sa nature. Thérèse était encore toute intuitivement plongée dans la sienne. Et l'idée la plus large, la plus haute, qu'elle ait pu atteindre, durant ces fiévreux instants où elle échappait à sa loi, c'était qu'elle aimait les arbres comme des frères, qu'elle était la sœur des plantes, de même sève qu'elles, et si c'était alors quelque orage de Rohozinski qui passait en rafale sur le piano ou quelque thème de wagnérienne délivrance qui s'éveillait dans les racines frémissantes de l'orgue, elle se comparait aux roses que font défaillir de renaissantes caresses, elle eût voulu rouler nue dans les mains rougissantes des vents, se sentir ouverte, pénétrée avec délices, déchirée feuille à feuille par les mille bouches par qui la nature nourrit son cœur errant de parfums,

de pétales, de chair, de larmes et d'amour. Elle rêvait longtemps.

Elle avait pris ainsi, insensiblement, l'habitude de chérir les arbres, de les regarder comme des êtres vivants, elle les douait d'une existence analogue à la nôtre, elle leur prêtait des sentiments, des chagrins, des espoirs, elle tâchait d'imaginer la façon dont ils se nourrissent, dont ils aiment, dont l'amitié circule en eux ; il y en avait parmi ceux qui entouraient la maison auxquels elle avait donné un nom, et à l'époque où, chaque mois, les langueurs qui s'étaient emparées d'elle l'abandonnaient, elle avait la même appréhension confuse, une autre qu'elle eût voulu recevoir, en quelque étreinte mystérieuse, de la sève brûlante des pins, de la sève large des chênes, qu'elle imaginait rugueuse et féconde, de celle empourprée des roses délicate et frémissante. Ces désirs rôdaient en elle indistincts et délicieux, ils ne se levaient en l'ombre de sa chair que dans une musique imprécise, elle s'en amusait. Mais si peu que ce fût, elle rejoignait par

là ce panthéisme solaire dont Pierre avait la pleine conscience. Daphné rêveuse ! Rarement ses rêveries prenaient forme. Elle avait bu, certains matins d'amour, et en riant, mais le cœur étrangement battant, sous les yeux de son maître, de la rosée dans les calices, et par un saignant crépuscule où elle attendait Pierre absent par hasard depuis deux jours, elle avait écrasé des raisins à pleines grappes sur ses seins, mordu des fruits avec passion, et toute honteuse sous le jus glacé des pulpes païennes qui lui barbouillaient la poitrine, elle s'était, en fuyant vers le bain, détournée de la haute psyché qui refléta son désordre, en passant.

— « Oui, tu es bien pareille aux plus charmantes fleurs, lui disait Pierre lorsqu'elle lui faisait des aveux mêlés de rires, mais plus qu'elles, tu es pleine de souriante volupté. Ta bouche rend les baisers qu'on lui donne, les plantes n'ont pas de cœur, n'ayant pas de lèvres. Et toi, une brûlante nuit, loin de te flétrir, te rajeunit. Tes yeux refleurissent sous mon regard, et

ce n'est, ô mon liseron, qu'une lassitude fervente qui peut désenlacer nos tiges lorsqu'elles s'embrassent. Tu as l'âme des fleurs, ma douce aimée, mais les fleurs n'ont pas ton âme. »

Mais plus que les fleurs, plus que les arbres, autant que Pierre peut-être, plus que tout, elle avait chéri Claire. Elle s'en rendait bien compte aujourd'hui. Alors qu'elle n'avait jamais songé à admirer de son mari les toiles et la musique, ou de Jean les poëmes, comme si ces cîmes la dépassaient trop et que le domaine de l'art lui fût interdit, elle avait voué à son amie une sorte de culte idolâtre, la trouvant supérieure à tous. Elle ne l'avait jamais discutée, et maintenant encore mille traits se joignaient d'eux-mêmes pour lui en apporter une image parfaite. Disparue, Claire s'intensifiait dans sa mémoire, plus belle. Elle revoyait ce sourire avec lequel la charitable saluait les pauvres, ces regards avec lesquels l'enthousiaste paraissait prier la mer. Elle l'avait toujours respectée, d'une race plus haute, d'un corps

plus simple, et comme d'une âme mieux achevée, mais depuis qu'elle l'avait vue couchée entre les flambeaux funèbres, les doigts joints par les dentelles, le front lumineux, elle conservait de cette heure une angoisse, un souvenir mystiques, elle en prolongeait la contemplation religieuse. Pour elle, Claire était la femme idéale, la compagne d'un saint ou d'un dieu. Etrangement elle avait réalisé une véritable transposition métaphysique de son amie. Cette instinctive s'était livrée sur cette âme proche à une sorte d'élaboration analogue, si je puis dire, à celle que, dans un tout autre domaine, accomplit Edgar Poë sur les figures de Bérenice ou de Morella, ou plutôt de Virginie Clemm et d'Hélène Whitman. Dès leur première rencontre, elle l'avait énigmatiquement désirée pour amie, et Claire était venue à elle sans attendre. Aujourd'hui, malgré les cierges autour du lit, les chants autour du cercueil, elle ne pouvait croire à la mort de cette intelligence, inaccessible et bonne, qu'elle adorait. Elle, pourquoi eut-

elle été intelligente ? Elle s'en souvenait, le silence de Claire lui expliquait si bien ce qu'elle ignorait. Le monde entier avait un sens lorsque Claire était là. Un sourire fait, lorsqu'il le veut, tant de lumière autour de lui. Lorsque son amie souriait, Thérèse comprenait presque ce que disaient les deux hommes, les poëmes chantaient, le bruit des discussions prenait un vague but. L'univers de la pensée s'entrouvrait devant elle ; elle y serait entrée un jour, Claire la tenant par la main. Rien alors n'en défendait le seuil. Claire partie, tout tombait au néant, il ne demeurait plus aux yeux de Thérèse que Pierre et sa fille, au milieu du paysage, de la scintillation des arbres, des prés bleus de la mer. Ces deux seuls êtres l'intéressaient, eux seuls émouvaient sa nonchalante animalité d'amante et de mère. Elle était heureuse. Nuls efforts, nul vestige, la fidélité d'un instinct à sa norme, la vie sans trouble, un sang païen. Pourtant elle se souviendrait toujours d'un soir où toutes deux, Claire et elle, assises parmi

les dalles du petit cimetière rustique, là-bas, sur la colline, au milieu des cyprès et des roses, avaient vu mourir le soleil et naître au delà des rivages les splendeurs blanchissantes d'un taciturne été. La soirée marine, de tombe en tombe, lentement, les avait enveloppées. Elles se crurent deux fantômes. Une lourde gerbe exhalait son encens à leurs pieds. Volontés inconscientes, tourbillonnaient les lucioles. C'était la fin d'une de ces journées accablantes, dont le crépuscule respire on ne sait quel secret révélé. La chair translucide des choses nimbe et mêle les apparences. D'entre leurs racines, l'idée des arbres s'évapore. Comme un soleil plus chaste, la lune illumine la mer. Claire portait une robe violette, simple, montante et chaste ; elle, un tissu arachnéen lui découvrait et lui moulait la gorge, lui drapait mollement les hanches. Elle revoyait ces détails. Claire, dans une effusion de tendresse, lui avait pris les mains, qu'elle garda entre les siennes, elle l'avait baisée au front. Une longue conversation les avait unies où,

plus attentive qu'une mère, l'amie avait tout tenté pour faire dans l'âme de l'amie jaillir et monter l'indestructible ; et les vagues, couleur de perle, semblaient comprendre et s'émouvoir. Elle lui avait, depuis son enfance, d'étapes en étapes, raconté sa vie entière, lui ouvrant les replis et les trésors de son être moral, et par l'exemple offert de cette ascension d'amour volontaire et conscient, donnant d'elle à l'enfant amoureuse des plantes une sublime idée. Thérèse, dans le soir qui tombait, était véritablement en extase devant Claire, assise sur une tombe, nimbée entre deux cyprès noirs par le ciel incrusté du crépuscule d'or.

— « Vois-tu lui avait dit l'Elue, comme cette heure est belle... Ma vie est comme elle ! Un rossignol chante, exalté par les premières étoiles, et le nom de Jean jaillit au dessus de toute mon heureuse existence comme ce chant ébloui d'oiseau sur la plus haute branche des cyprès. »

Elles étaient revenues au village, lais-

sant derrière elles le cimetière endormi sous ce chant.

Le cimetière...

— « Jean, vois-tu, avait redit Claire au moment d'entrer dans la maison, Jean, c'est ma volonté. »

Et voilà que Jean, sans qu'elle sache pourquoi, l'avait hier embrassée sur la bouche avec l'éblouissante haleine qu'auraient les arbres s'ils avaient des lèvres.

— « Claire, Claire, explique-moi ce mystère, suppliait la pauvre âme affolée. Est-ce toi, parmi les nuages, qui veux ce qui arrive ? Faut-il que je te chérisse en lui ? Suis-je la sœur qui remplace l'épouse morte ? Parle-moi. Eclaire-moi. Jean, que je n'avais jamais vu, Jean, que je n'avais jamais vu ainsi, avait hier dans l'ombre des lèvres plus dévorantes que la bouche de Pierre. Ses lèvres, c'est de la musique. C'est toi qui me l'envoies. Ses lèvres, c'est de la mort. Comme il brûle ! Il souffre, et il nous aime. Il voudrait tenir mes hanches dans ses mains, ses mains et ses yeux me le disent. Il faut qu'il voie ma gorge. Pour-

tant tu ne veux pas, tu ne peux pas vouloir qu'il souffre, quoi qu'il arrive, quoi qu'il arrive. S'il me voyait tendre et nue, il aurait une courte joie, et devant eux, j'ai honte. Claire, Claire, que faut-il que je fasse ? »

La nuit entière, Thérèse était restée, les yeux ouverts, en proie à d'amères délices, détestant Jean et l'appelant, pensant à Claire, méprisant les hommes, pantelante, suffoquée, attendant le jour avec une anxiété mêlée de ravissement, s'endormant aux premières lueurs de l'aube avec l'image confuse du puits flottant sous ses paupières, écrasée par une inconnue, une noirâtre volupté.

Le matin n'avait pas calmé sa fièvre. Elle était allée au puits, elle avait puisé un seau d'eau et, comme pour calmer cette soif nouvelle qui montait de son cœur à sa bouche, elle avait longuement bu, les yeux fermés, en sentant le soleil, comme quelqu'un penché derrière elle, palper sa nuque et mettre sur sa nudité, sous la robe, une chaude caresse, tandis que l'eau

délicieuse, l'eau du péché, aspirée à longs traits, inondait de fraîcheur son être défaillant. Puis, poussée par son instinct, elle était allée avec sa fille à la rencontre des deux hommes. Elle aussi, à coups sourds, entendait son cœur appeler. La sauvegarde du mari, sa présence ou celle de l'autre ? Elle tenait Hélène par la main...

Et maintenant : « Claire vit dans cette lumière qui nous entoure, disait Pierre... Et elle vivra tant que nous ne serons pas avec elle fondus dans la même pensée... »

Elle avait tressailli et porté la main à son front. Et Pierre s'était levé. Il avait repris son chevalet, il était retourné au bord de la mer, sans doute, elle ne savait plus. Ils étaient restés là, et le monde coulait, ténèbres et soleil, menaçant et radieux. Hélène dormait. C'était un jour d'été entre les jours d'été. Pourquoi ce honteux, ce délicieux silence ? Ils étaient devant la maison, dans l'odeur des lauriers, ayant à leurs pieds tout le cadavre enflammé du dur paysage disséqué par

la lumière. Et l'ombre du cyprès était sur eux.

Une respiration chaude semblait sortir des larges pierres de la terrasse ; surchauffées par l'astre, on eût dit les dalles d'un four. Les figuiers sous ses feuilles cachait ses larmes d'or. Les collines bleues argentées, nichées, et comme grises à force d'éclat, défaillaient, toutes molles. Elles étaient toutes proches, dans cette brume inquiète, on aurait cru pouvoir les toucher de la main, mais toute la plaine, étendue vers elles, cuisait dans le crissement des cigales. Un éclair d'acier casquait par brusques rayons le front des oliviers, et devant ses paupières lasses, Thérèse, accablée sur sa chaise longue, les mains pendantes, voyait, gonflées d'odeurs et d'amertume les roses peser au bout des tiges en laissant de loin en loin une feuille séchée tomber languissamment à travers le balcon de bois. Comme la chaleur les roses, un dur silence la tarissait.

— « Voulez-vous encor du café, Jean ?»

L'appel de la voix le fit tressaillir, l'ar-

racha à la contemplation du ciel implacable d'où, n'osant point épier Thérèse, il regardait comme stupide ruisseler, devant ses yeux meurtris, les larges nappes d'argent endeuillé. Il se le défendit, mais il ne put s'empêcher de tourner les yeux vers elle. Ainsi allongée, les bras nus, la gorge nue, le crépon de sa jupe moulant les cuisses et laissant voir le bas des jambes où la chair transparaissait à travers la luisante soie blanche, les pieds crispés dans les cothurnes, la jeune femme coulait vers lui un regard noyé sous les pesantes paupières ; à la racine des cheveux, de la grande touffe rousse dont les mèches mordaient les tempes et le front et s'embroussaillaient jusqu'aux joues, d'un geste las, mais excitant, avec un sourire alangui et comme souffrant, du revers de la main scintillante de bagues, à la racine des cheveux, elle essuya quelques gouttes moites qui perlaient ; l'émeraude, le rubis s'éteignirent, mais les yeux égarés le buvaient, hallucinés, grands ouverts ; elle le regardait, elle se livrait toute ; il y

avait plus de feu sous cette chair, dans cette déesse, cette chienne en attente, que dans tout l'espace brûlé et la sécheresse infinie de la terre et des arbres.

— « Entrons, entrons, lui cria-t-il. »

Il se jeta dans la maison. D'un bond, elle fut droite. Un moment elle hésita debout devant la porte ouverte, dans le plein soleil, avec un tremblement de toute sa mâchoire, image de la sensualité au seuil de la blanche demeure ; et retenant ses vêtements qui lui semblaient crouler, poussée par toutes les mains de feu du forcené paysage, elle entra.

Tout était silencieux, sauf qu'un noir vol de mouches bourdonna un instant dans le brusque rayon qui trouait l'ombre du vestibule ! Thérèse, sans rien voir, ne sentait même plus le vertige de ses actes, elle était prête à mourir, s'il le fallait, pour mieux se donner à Jean, enfin...

Le petit salon, les fenêtres closes, ne possédait que des meubles bas, un fouillis de bibliothèques, de divans, de coussins, de statues et de plantes. Les plus belles

toiles de Pierre étaient accrochées aux murs. Thérèse, dans cet endroit qu'elle préférait, éparpillait partout, dans de hauts vases, de frêles cornets, de larges coupes, des fleurs à profusion, des roses, des jasmins, des bruyères, quelques tournesols. C'était, dans la fraîcheur, comme une grotte de parfums. Au milieu, la face livide, Jean se dressait, dans son vêtement noir. Elle ferma la porte derrière elle, et les mains tendues, elle marcha vers lui, mais dès qu'ils furent là, l'un devant l'autre, au bord du mince gouffre qu'un pas allait franchir, une horreur les figea, le nom de Claire leur jaillit de la bouche. Ils s'éveillaient. Monté des profondeurs de leur oubli, le nom de Claire leur fit un mal purifiant.

— « Claire, dit Thérèse comme une folle.

— « Claire, Claire, répéta Jean. »

Ils s'éveillaient vraiment. Les choses reprenaient leur aspect naturel. Ils s'aperçurent. De grosses larmes coulaient sur leurs joues.

Dans l'ombre, les fleurs dormaient. Elle alla redresser un lys.

— « Vous étiez sa sœur, Thérèse. Elle me parlait de vous...

— « Pauvre, pauvre Claire... »

Mais elle songeait : « Pauvre, pauvre de moi... »

— « Elle vous aimait. Vous rappelez-vous comme elle eut les yeux pleins de larmes, le jour où une abeille vous avait piquée au front ?

— « C'était une sainte... »

Mais elle pensait : « Il ne m'aimera plus... »

— « Elle m'a souvent répété qu'une de ses belles heures, elle l'avait passée avec vous, au milieu du cimetière que l'on aperçoit de votre terrasse. Elle s'était vue grandie, ce soir-là, par l'affection que vous lui donniez. Les grandes âmes sont ainsi, toujours elles rapportent tout, et leur noblesse, aux autres.

— « Oui. »

Et il lui fit, à voix plus basse, une étrange question, sans lui laisser le temps de répondre :

— « Vous l'aimez encore, Thérèse ? Moi, je voudrais mourir comme elle, pour la retrouver quelque part. Vous ne savez pas combien j'ai souffert. Je souffre. Je souffrirai toujours, maintenant.

— « Rien ne peut remplacer Claire, répliqua en tremblant Thérèse. Vous ne pouvez plus rien aimer, maintenant. Vous ne pensez qu'à votre douleur. Vous ne nous aimez plus, Pierre, ni moi, ni personne, à présent, dites. Il faudrait qu'on puisse vous rendre Claire. »

Thérèse parlait, comme en répétant des paroles qu'on aurait murmurées quelque part en elle, sans les comprendre. Tout ce qu'elle parvenait péniblement à concevoir, c'est que sa chair lui pesait et allait défaillir, s'arracher d'elle, la quitter, que son cœur était plein, rayonnait sombrement de l'amour de Claire, que Jean était là, et que peut-être tous deux étaient fous.

— « Vous rendre Claire... vous rendre Claire... » hoquetait-elle, prête à fondre en sanglots. »

Il eut peur.

Et elle, pensait-elle à lui, pensait-elle à eux : « Où aller... où aller... »

— « Oui. Je ne sais où aller. Je ne veux plus revenir chez nous. Cette maison où nous vivions... Non. Toute la ville me parle d'elle. Ailleurs, je la chercherais. Où voulez-vous que j'aille ? »

Ils se regardèrent. Comme ils étaient loin, comme ils étaient près !

— « Restez avec nous, Jean.

— « Avec vous, avec vous, cria-t-il. »

Tous deux s'imaginaient qu'ils étaient condamnés à assister à quelque scène atroce. En étaient-ils les acteurs ? Ils perdaient conscience. Ce n'étaient plus leurs âmes qui étaient en présence. Les deux êtres qui parlaient là leur étaient étrangers. En proie au chaud désordre de leur sens, ils ne voyaient pas, ils ne pouvaient plus voir se former, sous leur détresse même, un terrible courant de sympathies animales. Jean, désorganisé par la douleur, n'était plus son maître. Thérèse, instincts à la dérive, subissait la fascination de ce fauve désir. Elle n'avait

jamais vu les sens d'un homme se dresser ainsi pathétiquement devant elle. Pierre avait fait de la volupté un art ; c'était là la faute de cet être, abstrait dans la passion même. Une femme ne se construit pas, comme une toile, une fois pour toutes. Sous ses plus serviles apparences, elle continue sa vie propre. Si modelée que fut Thérèse par l'extase des caresses, voici que, secrètement corrompue par la sentimentalité de Claire, l'art de Pierre la laissait aujourd'hui sans défenses devant l'emportement d'une bestialité hypocrite, devant les perversités irrésistibles de la souffrance. Il y a une volupté dans la douleur, la plus impure, la plus mystique des sensualités. Thérèse jetait autour d'elle des regards égarés, striés de supplications. La religion de son martyre l'envahissait. La pitié débordait, qui amène les pires baisers, la plus lâche ivresse. Elle s'appuya contre un meuble. Qu'elle était belle ! Ils se voyaient souffrir.

— « Thérèse, Thérèse, je vous aime, balbutiait le malheureux. »

Elle était rose, embrasée de fièvre. Ses vêtements la fuyaient. Elle râlait doucement. Et lui, dans son équivoque, lui prenant la main :

— « J'ai perdu Claire. Pierre la croit toujours vivante. Il ne croit pas à la mort. Elle est vivante...

— « Vivante, vivante, cria Thérèse épouvantée, arrachant son poignet de l'étreinte. »

Il la contempla, somnambulique.

— « Oui, ailleurs, partout. Il le croit. Il le dit. Les astres, le vent, la mer ont une âme, dit-il. Je le croyais aussi. La terre a une âme faite du vestige des vivants et du calme des morts. Nous respirons la forme des morts. Claire est sur nos lèvres, entendez-vous, Thérèse. Nous vivons de la pensée des disparus, ils se nourrissent de notre souffle, de notre présence. Il n'y a qu'un Dieu. Toute la terre est sa poussière. Il faut tout aimer. Rien ne meurt. Il faut aimer les morts dans la vie, la vie dans les morts. Vous... nous... Claire renaît à chaque instant. Elle est.

Elle est en nous. Ne la sentez-vous pas Thérèse, Thérèse... »

Et dans le halo de ces yeux immobiles, qui l'enveloppaient, elle se percevait elle-même, vacillante, lointaine.

— « O mon ami, gémit-elle, je ne pourrai pas vous répondre. » Et faisant un effort pour rassembler ses lambeaux de raison : « Vous parlez comme lorsque Pierre lit un poëme. Le sens de ces choses est plus haut que moi. Claire seule savait me les expliquer. Et voilà qu'elle est morte, et que vous ne pouvez rien m'apprendre. »

Et se souvenant d'une phrase de Pierre, après un blanc silence, elle ajouta :

— « Jean, la mort n'est pas une chose raisonnable. »

Comme si l'époux indirectement invoqué par elle fût entré à cette minute, une étrange détente les apaisa.

— « Oui, répondit Jean, voilà ce que Pierre ne veut plus que l'on dise. Il prétend que tout doit entrer dans l'ordre du monde, et la mort, elle aussi, ne serait

que symbolique. Sans quoi nous ne saurions plus rien. Que pourrions-nous savoir ? Et moi, je dis que la vie seule est dans l'ordre de notre raison, puisque des morts, malgré tout, nous ne savons plus rien. Il y a des objets, des faits qui nous dépassent. Il y a quelque part des êtres, des réalités dont nous ne sommes que les images. Claire peut-être sait où nous sommes ; nous, nous ne pouvons pas trouver où elle est.

— « Elle nous écoute... elle nous voit...

— « Ah ! la revoir. Je donnerais ma vie, pour la revoir. »

Un sauvage et subit égoïsme gonfla le sein de Thérèse.

— « Vous ne souffrirez pas toujours ainsi, Jean. Son souvenir ne vous quittera pas, mais... »

Son indistincte jalousie suspendit sa phrase au bord de l'abîme. Qu'allait-elle crier ?

— « Mais sans elle je préfère mourir, répliqua Jean. Que voulez-vous que je

fasse, Thérèse ? Je ne puis pas lire ni travailler, je ne puis plus rien voir, plus rien supporter. Où voulez-vous que je vive encore ? La nuit, je ne dors plus...

— Moi non plus, cria Thérèse. »

Sa face s'empourpra. Elle avait jeté son aveu malgré elle. Ce cri chassa toutes les pudeurs qui les défendaient, dont ils tentaient de se leurrer encore, ils ne pouvaient plus songer à Claire, ils furent de nouveau incendiés d'angoisse. Ils se mesurèrent dans un trouble, un vertige croissant. Thérèse haletait. Jean se raidit pour ne pas tomber devant elle.

Au dessus de leur tête, dans la chambre, ils entendirent marcher la petite Hélène.

Et Jean s'empara des poignets de Thérèse, ils restèrent un moment ainsi immobiles, à se brûler, le cœur arrêté, les yeux dans les yeux, au sein d'une fournaise, puis, pour la seconde fois, tout d'un bloc, il lui blessa les lèvres, d'un éperdu baiser irrésistible, mais il put encore s'arracher d'elle, et s'enfuit, la laissant rauque, écrasée, livide, tombée sur les coussins.

Lorsqu'il sortit, la large lumière souffleta ses yeux habitués à l'ombre. Quittant cette fournaise noire, il lui sembla qu'il entrait dans une fournaise d'argent. Le bruissement des cigales continuait à l'infini. Les hauteurs du ciel se déroulaient, toujours bleues, toujours impavides. Seules, les collines avaient déjà reçu un peu de la tendresse que le crépuscule mettait tout à l'heure en elles, mais sur son petit promontoire, le cimetière aux cyprès bronzés éclosait tout blanc sur les roches avec quelque chose de fier et de fort qu'il ne prenait qu'à ce moment du jour.

C'est là que courut Jean. Cette blancheur l'attira. Il avait la tête sonore. Il ne savait plus si son cœur battait. C'est dans sa tête vide que tout son sang jetait ce bruit. Peut-être avait-il soif ! Sa charpente craquait. Sans souci du soleil, ruisselant de sueur, il gravit le coteau, il arriva, de roc en roc, devant l'humble porte de bois, il la poussa, et il entra dans le petit champ où, parmi l'herbe sèche, des croix noires et blanches, des dalles de granit, un

monument de marbre, au milieu des rosiers, entre les murs couverts de couronnes, voulaient, malgré l'éclatante affirmation du jour, donner aux vivants une image des larmes et de la mort. Du pied de la plus haute croix, on pouvait, par une échancrure du mur, à travers une grille, apercevoir la mer. Jean s'assit là harassé, et il découvrit Pierre au loin, qui peignait. Quel retour sur lui-même ! Dans une sympathie navrée, il devina l'ardent travail du peintre, sa joie devant son chevalet, il pressentit l'enthousiaste lumière dans laquelle, en face de son paysage, se mouvait cette forte conscience. Elle lui devint palpable.

— « Qu'il est heureux, qu'il est heureux, dit-il presque à voix haute. »

Pierre en cet instant participait à l'idée même du soleil, à la gloire de l'astre, il créait comme lui, il était un des moments du fécond symbolisme, il oubliait totalement le sens intéressé des choses pour ne plus traduire, par le choix significatif des plus authentiques couleurs, que l'harmo-

nieuse pensée que Dieu, à cette heure splendide, laissait poudroyer sur le monde à travers les nuances de l'air.

— « Sûrement, se dit Jean, enviant son ami, il déchiffre cela même qu'il crée... Il devient. »

Il baissa le front.

— « Et moi ? »

Voilà la leçon qu'il recevait au milieu des tombes. Si Claire avait pu revenir, ne lui aurait-elle pas montré le laborieux qui mettait toute son âme à concevoir, chaque jour, plus noblement, plus profondément, l'univers, — pour lui, se disait Jean, pour lui et pour les autres. Car il était en train de découvrir cela aussi, que l'on n'est pas seul dans l'abstrait et que dans l'Homme les hommes existent. Quelle plus haute religion que de s'appliquer à rayonner aux autres la multiple beauté par des œuvres sans mystère où les plus humbles parmi nos frères sentiront pourtant la réelle présence des Idées. Pierre est ainsi.

— « Comme je vais rester longtemps

sans rien faire, moi, se murmurait Jean. » Puis, dans une âcre rancœur, chassant de lui tout courage : « A quoi sert d'ailleurs le travail de Pierre ! »

Les rosiers, nourris par cette terre substantielle, poussaient de tous les côtés leurs jets puissants. Ils balançaient leurs corolles. Ils coloraient le soleil. Ils auraient parfumé l'inquiétude de Jean. Mais Jean, révolté, qui ne voulait plus comprendre le travail des hommes, laissant ses yeux errer sur les croix, sans voir les roses, comment aurait-il écouté le vivant témoignage que tire la nature de la substance des morts ? Assis en pleins rayons, sur une dalle chaude, bercé par la paix brûlante du clos, il n'écoutait pas les cigales, il regardait, il ne regardait pas les cyprès vigoureux, il errait, il s'enfonçait sur la mer. Une bruissante barre d'or martelait ses tempes, ses yeux. Il finit par s'endormir.

Lorsqu'il s'éveilla, Pierre, là-bas, avait quitté la plage. Les ombres descendaient des arbres, tapissaient les collines. L'heure attiédie embaumait l'air. Dans le ciel

allégé, la lumière prenait une grande douceur. Il faisait pur. La mer bleuissait tendrement. Déjà, des clartés roses couraient à travers le paysage. Un souffle résineux s'était levé. Sur les tombes, des pétales s'effeuillaient. Les cyprés jetaient une ombre épaisse. Jean promena autour de lui un long regard sans foi. Son cœur dormait encore. Il revint vers la maison.

Lorsqu'il arriva sur la terrasse, le coucher du soleil, marchant avec lui, s'était emparé de tout le ciel. La maison était rouge. Pour se fuir, il chercha quelqu'un des yeux. Thérèse n'était pas là. Pierre, retenu au village, n'était pas arrivé encore. Seule, Hélène jouait dans le bois de pins. Il l'entendit rire et courir.

— « Où est ta mère, cria-t-il ?

— « Il faut la laisser seule. Elle a sa migraine, répondit l'enfant. Viens regarder les images avec moi.

— « Tout à l'heure, dit-il. »

Il entra dans la maison. Il savait bien où il allait, il savait bien où trouver Thérèse. Elle était dans le petit salon, à la place

même où il l'avait laissée, dans l'ombre, parmi les coussins, affaissée, ironique et sombre. Elle lui jeta un long, un ardent regard, sans mot dire. Elle attendit qu'il vint à ses côtés. Elle lui aurait tendu les lèvres, alors, livré la bouche, ouvert les bras. Elle le désirait de toute sa violence, et elle n'osait esquisser un geste pour le lui exprimer.

— « Vous me pardonnerez, Thérèse, lui dit-il humblement. Je n'agis plus comme je le veux. Je dois vous paraître mauvais.

— « Jean, Jean, vous êtes ce qu'il fallait que vous soyiez. Moi, je suis malheureuse que vous soyiez malheureux. Je n'ai pas à vous pardonner votre douleur. Je voudrais que vous n'ayiez plus de douleur. »

Elle leva le front, comme pour le braver ou braver le destin.

— « Je ne puis pas faire que cela ne soit pas arrivé... »

Savait-elle elle-même de quoi elle parlait ? Mais elle ajouta :

— « Elle est morte. Voilà.

— « Oui, voilà. Voilà bien la conclu-

sion de tout, désormais. Je ne pourrai que constater, à tout propos, cela, cette injustice atroce. Elle est morte. Elle m'a laissé. Voilà... Et je vais devenir, je deviens un être veule. Ma volonté... »

Il haussa les épaules.

— « Qu'est-ce que ma volonté a à faire en ce monde ? Je n'ai plus rien à comprendre, que faut-il que j'aime... »

Hâtivement, elle l'interrompit.

— « Elle me disait : Jean, c'est ma volonté. Sa volonté, ne vous l'a-t-elle pas laissée ?

— « Une volonté qui ne peut plus agir avec joie, mérite-t-elle encore ce nom ? Elle l'a emportée, Thérèse. Il me faut vivre, il faut vivre, appuya-t-il vindicativement, sans raison et sans amour. Tout est bon aux brutes. »

Maintenant la révolte pouvait s'emparer de cette âme désorientée, il enviait les chairs de déraison qui déchaînent, sans y penser, leur sensualité. Un cerveau qui n'est plus assez fort pour maîtriser ses afflux et se nourrir de ses douleurs en

les transfigurant, perd ses droits humains à la vie. Vague être ! Désormais, il flottera, désemparé, fuyant, haïssant la conscience de ses efforts. Un rien pourra l'absorber. Chaque acte se détachera de lui, il n'assimilera plus, pour l'embellir en une logique sereine, la substance de l'univers. Il n'y a que les grands méditatifs qui sachent échapper aux sursauts et aux pièges de la matière. Leur évolution ne s'appuie sur rien de passager. Ils se développent d'accord avec l'intimité du monde. Ils veulent, puisqu'ils le peuvent, vivre comme des dieux, ne laissant d'eux qu'une apparence, mais sûrs de leur intérieure splendeur. C'était au fond ce que réalisait Pierre, solitaire dans son art et son amour, mais Jean ne pouvait point s'épanouir sans l'assentiment, sans la tendresse d'une autre. Il lui fallait, pour contempler pleinement le monde et lui-même, sentir battre un cœur à l'unisson du sien. Toujours sa bouche avait cherché une bouche. Il voulait partager son pain. Jean était un être qui aime, et ainsi ce qui faisait sa

faiblesse faisait aussi justement sa grandeur. Il ne pouvait pas concevoir le cosmos en de sèches séries et, au dessus des formules, s'exalter seulement en Dieu ; et Pierre savait que l'on ne peut pas s'emparer autrement des faits. La nature ne se survit que dans les abstractions qu'on fait d'elle. Un art même, sans abstractions qui le supportent, que dure-t-il ? Tout sentiment est confus. Les conquêtes de l'indestructible instinct, que les hommes nomment raison, demeurent seules. Et savoir incarner cette expérience de l'espèce en quelque souriante compagne, c'est le chef-d'œuvre d'une vie. Mais de sa raison même, le volontaire doit rester maître. Jean, tout entier, s'était appuyé sur Claire, Thérèse n'avait jamais pu devenir maîtresse de Pierre ; et maintenant Jean et Thérèse, nés peut-être l'un pour l'autre, sans force contre leurs élans, non seulement oubliaient la morte, mais ils ne songeaient même plus à l'époux qui, au centre de leur passion, tenait, au delà d'eux, ses yeux fixés sur la destinée. Ils

allaient fatalement tomber au dessous de la conception que Pierre se faisait d'eux. Ils étaient livrés aux désirs de leur chair comme ces roses, dans leurs vases, prêtes à l'effeuillaison, aux premiers souffles de la porte. Pourtant, dans une sorte de jeu, de joie terrible, ils prolongeaient leur agonie. Ils prenaient un plaisir angoissé à leurs scrupules.

— « Mais, répondit Thérèse, les brutes vont tout d'un coup au fruit qui les attire. Vous résisterez, jusqu'au bout, vous peut-être, à votre soif... Moi, je n'ai pas pu, ce matin, m'empêcher de venir boire au puits.

— « Il ne faut pas me tenter, Thérèse, vous êtes trop belle...

— « Oh ! mon ami, si vous saviez comme je suis plus belle... »

Ils en étaient arrivés au point d'ardente stupidité où sincèrement ils imaginaient pouvoir avec des paroles détourner l'orage. Mais cela les enflammait davantage. La foudre retardée tomberait plus profondément en eux.

— « Je le sais, je le sais... Je voudrais vous voir comme personne n'a pu vous contempler jusqu'ici... »

Le premier éclair venait de les envelopper.

— « Claire m'a vue ainsi, cria-t-elle. »

Ce cri ne répondait plus à rien. Pierre entra.

— « Eh ! bien, dit-il aimablement, on ne met pas la table, ce soir ? »

Dans la vie souvent, la raison entre ainsi et simplement rappelle les exigences de l'habitude pour détourner l'être de la folie.

— « Quelle journée as-tu passée, Jean ?

— « Je suis allé jusqu'au cimetière, là-haut. Ah ! je t'ai vu peindre. Je t'envie.

— « Tu n'envies qu'un être pareil à toi. Travaille...

— « Il faut pouvoir.

— « La joie du travail t'a souvent exalté plus que moi... Essaie. Tu retrouveras ton œuvre qui t'attend, plus belle peut-être.

— « Oh ! rester là, le front dans mes

poings, à me ronger. Je veux me fuir et tu me rejettes à moi-même.

— « Il ne s'agit pas de s'enfermer chez soi ou — ajouta-t-il en faisant du regard le tour du salon clos — comme ici dans cette pièce enfiévrée, où tu n'as pas même songé à faire entrer un peu d'air, Thérèse. Tu sais que je n'aime pas l'obscurité... »

Il alla pousser les volets. Thérèse, coupable, comme Jean ce matin, crut voir un sens caché dans les paroles de ce sincère, et aussitôt, en être de sentiment, les rapporta toutes à elle-même, y découvrant un menaçant reproche. Elle fit un pas, pour sortir. Pierre lui sourit doucement.

— « Travailler ! disait Jean. Tu es heureux, Pierre. Rien ne pourrait t'atteindre...

— « Mais, cria brusquement Thérèse, si je mourais comme Claire, est-ce que tu serais comme Jean, toi...

— « Excuse-la, Jean, répondit-il. Elle est bien nerveuse, ces jours-ci. Elle aimait tant ta femme... »

Et pour détruire cette situation, avec son beau sourire :

— « Allons, Thérèse, j'ai une faim de loup, je ne sais pas ce que fait cette fille, ce soir. Mets la table. Nous t'aiderons. »

Machinalement, l'esprit ailleurs, ils portèrent la table sous le figuier. Hélène s'était jointe à eux. Ils jetèrent la nappe. Lucie accourut. Elle disposa la vaisselle. Thérèse, distraite, la suivait des yeux. Le repas fut prêt.

— « Mais il n'y a point de fleurs, ce soir, cria Hélène. Il faut en mettre, maman. »

Ce fut Pierre qui apporta la gerbe. Durant le dîner, essayant de distraire Jean, il parla d'une récente exposition où son vieux maître avait accroché une vingtaine de toiles d'une conception vertigineuse et dont l'exécution parfaite n'avait pu cependant réduire la critique. A l'impressionnisme, Monoir, fou du Tintoret et de Delacroix, mêlait le symbolisme, et cette union d'une technique ardente et d'une songerie profonde, pleine d'un mystère diamanté, faisait de lui comme un Stéphane Mallarmé de la peinture. Dans

les vingt cadres exposés par le vieil allégoriste une ville entière, incendiée par on ne sait quel dieu méchant, s'abîmait sous un ciel d'or angélique, au bord de la mer, en un Orient de féerie, depuis le matin jusqu'au soir. Le feu passait par toutes les phases de son triomphe. Dans le dernier tableau, on voyait de blancs chevaux errer dans l'ombre, hennissant aux astres, balayant de leurs queues les ruines lunaires, une fumée bleue s'exhalait des marbres. La cité condamnée, dans le premier, s'était éveillée avec la langueur d'une courtisane et l'on y entendait, tant les nuances s'harmonisaient tendrement, au dessus des temples chanter une liquide lyre, invisible et palpable dans les rayons de l'aube. Il y avait une toile où une femme d'une extraordinaire pureté se dénudait devant les flammes pour apaiser les colères du Ciel.

Alors, comme Pierre parlait, Jean eut le symbolique désir de voir Thérèse se mettre nue aussi, car il sentait son cœur plus douloureux que tous les ciels dorés

du peintre. A ses yeux, Thérèse se dépouillait devant les terrasses en flammes, et soudain, au fond de son être, avec une imprévue douceur, loin des palais brûlants, loin des villes, loin de tout, il vit monter la nudité pensive de Claire, il oublia son mal, il oublia Thérèse, il ne vit plus que l'harmonie surnaturelle d'un corps immatériel, le ventre gracile, les seins parfaits, les jambes, et ce pur visage d'intelligence splendide dont les noirs cheveux rendaient plus profonde encore la profonde pâleur.

Thérèse ne sentit plus les yeux de Jean épier son inquiétude et ses lèvres, elle comprit qu'il était loin d'elle, son cœur s'alourdit, la peur la prit. Le rêve qui la torturait allait s'en aller en fumée, elle en eût la prescience. Dans cette minute de désarroi, elle ne fut plus qu'une créature, qu'une femme en émoi. Elle désira de toutes ses forces recevoir de Jean une définitive, une unique jouissance. Elle était prête à avoir contre Pierre une haine incompréhensible. Elle voulait se coucher à côté de Jean, l'entendre pleurer contre

elle, le voir chercher sa bouche, tandis qu'elle se défendrait avec faiblesse. Elle aussi, subitement, eut la vision de son corps dénudé devant une grande flamme, en écoutant mourir quelque part en elle les derniers échos de la parole de Pierre. Et plus sa passion la brûlait, plus elle s'enorgueillissait secrètement de la tranquillité apparente de son attitude. Elle s'admirait, tout à fait maîtresse d'elle, comme jamais elle l'avait été, comme jamais elle eût pu le soupçonner. Alors la perversité vint. En souriant à Pierre, et pour éveiller les tourments de l'autre, elle se leva, découvrit en marchant ses fines chevilles, cambra ses jambes, comme par hasard détacha sa chevelure, suspendit en se recoiffant l'admirable courbe de ses bras autour de son visage. Elle put même fredonner, penchée au bord du puits, cherchant à voir l'eau ténébreuse. C'étaient quelques lambeaux sans suite, des airs mêlés de l'*Arlésienne* et de *Carmen*. Elle courut, en balayant les fleurs, de sa jupe, avec Hélène toute joyeuse de cette ines-

pérée gaieté. Mais Jean ne s'aperçut de rien. A peine si la mélopée du fada s'accorda un moment à ses sentiments, se déroula au fond de lui avec lenteur, laissant traîner dans ses oreilles à la fois comme un écho de la voix de Thérèse et un souvenir vaguement miroitant d'un ancien voyage en Camargue. Il avait abandonné sa main à Pierre. Une seule pensée le tenait, il voulait être seul pour contempler en silence l'idée de Claire qui venait de renaître enfin hors des brumes funèbres, qui remontait au dessus des trésors obscurcis de sa plénitude et de sa beauté.

Thérèse envoya Hélène jouer contre lui, lui faire mille agaceries.

— « Eh ! bien, Jean, osa-t-elle lui crier. Venez donc. Vous ne voyez pas que cette petite veut s'amuser avec vous. Vous ne nous attraperez ni l'une ni l'autre. Viens vite, Hélène. Il va te toucher, il va te toucher. »

Elle jeta un long éclat de son rire, en fusée. On eût dit, dans les noirs feuillages,

que s'égrenait la grappe d'un jet d'eau. Pierre lui fit un signe.

— « Eh ! bien, quoi ? » répondirent ses yeux un instant révoltés, mais elle fit taire sa fille et revint s'asseoir à côté des deux hommes, corrodée, paisible. Jean sortait de sa pensée, éveillé par la voix.

— « Ah ! Pierre, je te comprends tout à fait, dit-il en regardant son ami avec un profond attendrissement. Je comprends maintenant où tendaient tes paroles, quand ce matin tu m'as rappelé et commenté l'adage de Quinton... Il y a une loi de fidélité héroïque qui tient l'homme, la société, l'univers en vie. Tout est constant, de ce qui mérite. Ai-je pu m'oublier à ce point, oublier à ce point toute mon existence, mon âme passée, nos entretiens, Pierre, mon amour et ton amitié ? Je viens de sortir d'un cauchemar horrible. La nuit est bien belle et calme autour de nous. »

Il montra la plaine endormie sous les étoiles.

— « Ah ! je te retrouve. Je n'attendais

pas moins de toi, répondit Pierre dans un élan. Mon ami !... Je pressentais que ton état n'aurait qu'un temps. Le vent ne déracine jamais un chêne d'un seul coup. Ta vie sera plus mélancolique, mais non moins profonde... »

Alors Jean, qui n'avait jamais atteint la forte harmonie de Pierre et qui toujours poussait tout à l'extrême, pour mieux chasser les derniers vestiges de sa terreur, se jeta avec sa fougue dans une de ces improvisations où il avait pris l'habitude de confirmer, dès qu'il s'en emparait, le lyrisme de ses intuitions. Et cette fougue, l'épuisement de son organisme, l'énervement de sa douleur l'exacerbaient encore.

— « Alors, non, cria-t-il. Tu as tout à fait raison. Il ne faut même pas conserver de mélancolie. De la mélancolie, dis-tu ? Je vis avec Claire. Elle ne m'a point quitté. Etait-ce possible ? Nous étions la même âme, la même constance. Elle est plus pure, plus belle, plus réelle. Je l'aime plus encore, je croyais que mes sentiments ne pouvaient plus s'élever, ils

atteignent les régions du Ciel où renaissent les morts, j'adore Claire, je vis avec sa pensée, avec sa béatitude. Je la vois dans la plénitude de sa beauté. Elle est assise au milieu de nous. Elle marchera toujours à mes côtés. Parfois, n'est-ce pas ? nous nous quittions, nous étions séparés durant quelques heures. Elle ne sera jamais plus absente de moi. Tiens, sa vie est faite de ma respiration. Elle est la forme qui contient mon sang. Sans elle, ma vie se répandrait au hasard. Elle me contient, me soutient, me modèle. Morte ? Non, non. Je n'ai que le mot de vie à te dire. Je n'ai que ce mot à la bouche. Elle est ma mère. A chaque instant, elle me donne la vie. Et le même auguste mystère, je le perçois, tu me l'as fait concevoir, fait qu'elle se nourrit de moi à son tour, qu'elle se nourrit de mon amour, qu'elle a besoin de ma chair pour apparaître aux yeux de Dieu dans sa substance glorieuse, tout ce qui disparaît, tout ce qui se détruit de moi à chaque moment va la retrouver pour la vêtir de splendeur... N'est-ce pas, Pierre ?..

Pierre, Pierre. Nos rêves sont moins beaux que la vie. La mort est une éclatante entrée dans le cœur lumineux de Dieu, un grand flot de sang humain, de fluide lumière dans le cœur de Dieu. Imagine cela, ce battement du cœur du Ciel et dans un frémissement cette absorption en lui de toutes nos vies. A chaque minute. Des milliers d'êtres qu'on croit qui meurent. Ils entrent, les éternels vivants, dans le fluide royaume, ils passent comme sous un arc de triomphe sous le front penché du Seigneur accueillant de la Vie. Notre panthéisme ne trouvera jamais d'hymne assez magnifique pour glorifier la semence des étoiles faite du sang des morts. Il y avait, dans le petit cimetière, des rosiers gonflés de vérité qui, durant mon sommeil, m'ont parlé de Claire. Toi, tu voyais ruisseler son âme dans la fécondité du soleil, et les rochers ont vu battre à grands coups un nouveau cœur sous les vagues... Pierre, Pierre, j'ai compris tes paroles. Je n'ai fait qu'y penser. Ma vie n'avait plus de sens, ces jours-ci. La douleur m'habi-

tait. Elle s'était emparée de moi par surprise. Il faut être...

— « Tu ne m'aimes plus, tu ne m'aimes plus, cria Thérèse. »

Elle s'était dressée, livide. Pierre la regarda, effrayé, la croyant malade. Pas un moment, cette âme noble ne soupçonna à quoi répondait ce cri. Il se souvint des paroles de Thérèse, avant le dîner, dans le petit salon. Elle s'imagine, pensa-t-il, qu'après sa mort je parlerai ainsi. La chère créature ! Il se jeta vers elle, pour la soutenir.

La jeune femme avait eu le temps de se resaisir. Elle retomba sur sa chaise. Hélène lui avait pris les mains. Pierre la baisait doucement au front, et elle, que la passion énervait jusqu'au crime, lui sourit avec tendresse, sentant un tremblement jusqu'au fond de ses fibres les plus cachées. Jean n'était qu'un bloc de fièvre. En face d'eux, noir, les pupilles dilatées, sa volonté n'était même plus tordue, elle vacillait comme une lampe, son cerveau atteint. Le cri sauvage l'avait frappée en pleine

agonie et d'un coup éteinte. Il avait parlé, submergé, un moment, sous son hallucination lyrique. Les mots l'emportaient. Il s'était jeté dans une exaltation croissante. L'aveu, échappé brûlant de la bouche de Thérèse, l'avait rappelé au milieu de ses amis, mais il voulait rester dans l'état d'inspiration enfiévrée qui chassait de lui la souffrance, et elle revenait, sa souffrance, dans la tension même qu'il mettait à la repousser. Il ne voulut ou il ne put plus prendre garde à la réalité de la démence, il se crut maître au fond de son délire, il poussa le sacrilège jusqu'à se croire plus fort que les lois et à vouloir jouer avec la folie. A cet instant, le génie eût pu s'abattre sur cet homme et dans ce creuset gorgé de toutes les scories de la douleur, transformer le monde en un jet sublime de détresse, de passion et de désespoir. Cette intelligence pouvait aussi sombrer dans le plus noir abétissement. Il se dressa d'un coup.

— « On n'a qu'une âme, ricana-t-il. »

Et la face décomposée, dans un rictus

ignoble, sous une sueur plâtreuse, comme une loque qui tombe au ruisseau :

— « Je suis foutu... »

Dans sa voix rauque avait sonné l'écho de son égoïsme incommunicable, et comme sa gorge, toute la nuit, autour d'eux, en fut râpée.

— « Oui... oui... »

Debout, pétrifié, sinistre, sa tête seule oscillait, et pâle comme on ne l'est qu'une fois dans sa vie, Pierre fut debout, contre lui, aussi. Toute la tragédie lui apparaissait. Hélène se mit à sangloter.

— « Laissez-moi, laissez-moi, cria-t-il... Je suis un misérable, indigne de vous !

— « Jean, supplièrent à la fois Pierre et Thérèse.

— « Je suis un misérable... L'Enfer existe... L'ignoble me visite... Il faut que je m'en aille... Il faut... Il faut... Je vais revenir. Laissez-moi. »

Il était fou. Il vacilla, un moment encore, sur lui-même. Le cœur de Thérèse haletait, tordu. Sa main crispée déchirait les doigts de Pierre. Et Jean, sans se

retourner, en cheveux, tout d'un coup, s'enfuit dans la campagne.

— « Jean, Jean », appela Pierre, prêt à le suivre. Mais il regarda Thérèse, sa pâleur, sa défaillance et sa nervosité. L'immédiat devoir était là. Il attira doucement Hélène contre lui, la baisa au front :

— « Embrasse ta petite mère, et sois bien sage, va dormir bien sagement. »

Sous la caresse de l'enfant, la mère se sentit débordante de larmes, et maintenant, restée en face du mari, la face baignée, elle attendait, muette, sans mouvement, les mains sous le menton, appuyée sur la table bouleversée. Les bougies des flambeaux, activées par les souffles, brûlaient largement. La nuit brillait d'étoiles. La voie lactée roulait magnifiquement au milieu des astres. La campagne, bleuissante, respirait avec douceur, dans l'ombre. Une intuitive tendresse obscurément l'animait. Pierre prit la main de sa femme, et il contemplait, dans le grand silence, la nuit et la douleur. Jamais il ne fut plus

puissant. Cet être, en qui l'instinct de comprendre faisait naître la force autant que la bonté devant les plus abjects spectacles, avec l'évidence d'une loi, voyait depuis un moment se dérouler devant lui toutes les possibilités que pouvaient avoir son ami et sa femme de mêler leurs souffrances et de nourrir de passion peut-être leur mélancolie et leur regret. Il n'oublia qu'un élément du pathétique problème : lui-même, et c'est ce qui précisément pouvait le lui fausser, mais cet énergique, dans son art, ne vivait, dans l'existence, que de mansuétude, il ne put tomber de sa pensée qu'un immense pardon beau comme l'exhalaison infinie de cet espace d'été. A la place de Jean, il eût été malheureux de voir Thérèse torturée, malheureux et il l'eût torturée davantage. Lui, héroïque à l'absurde, ne pouvait songer qu'aux meilleurs moyens de rendre la sérénité à ces deux âmes. Il ne fut pas effleuré par la jalousie. Il baisa cette main qu'il tenait, et attirant doucement sa femme vers lui :

— « Enfant, lui dit-il, tu te crées de bien atroces souffrances. Les hommes, vois-tu, sont plus difficiles à aimer que les arbres. La force de ton sang est, ce soir, maîtresse de ton cœur, il faut que ta chair pleure des larmes d'or comme les pins et les figuiers. Ma faible amie, comme je voudrais que ma voix rafraîchisse ce qui brûle en toi ! La terre ouverte et qui fume, trouve le crépuscule pour bénir les travaux, les sursauts de l'été, tarir la soif, apaiser, jeter les bonnes ombres, et toi, les étoiles ne te sont d'aucun secours, Thérèse. Ne te tourmente point à cause de moi. Les ardeurs déchaînées, la fournaise ne durent qu'une saison. Tu ne peux plus lutter. L'Eternel féminin a raison contre la raison. Va où il te mène. Mieux que nous, la plus ignorante d'entre vous toutes connaît la loi vraie, l'inquiétude vitale... »

Elle le regardait, immensément apaisée et confiante. Ses larmes sur sa face se changeaient en un sanglot radieux.

— « Tu vois, lui disait-il, tu sens que je ne te parle pas, que je ne parle pas comme

d'habitude... Tout ce qui passe n'est que figure... Ne pleure pas parce que tu sais que je t'aime. Tu m'aimeras plus profondément demain. Et tu pourrais me détester, me haïr si je ne te comprenais pas. Tu me comprends bien, toi, Thérèse, ce soir, n'est-ce pas ? Tu vois ce que je fais pour toi, pour conserver notre bel amour. Aucun sentiment ne se mêlera aux cris de ta chair. Puisqu'aucune idée n'est assez éblouissante pour la retenir, laisse... »

Il ne put achever sa phrase. Mais il fit un grand effort sur lui-même, l'Idée radieuse, il la voyait bien, lui, et elle, près de lui, elle la percevait aussi, non plus plastiquement et comme réalisée, mais lointaine, palpitant faiblement dans les brumes de sa tendresse, de son intuition. Leurs doigts se pressèrent. Ils échangèrent un sourire navré. Il put continuer :

— « L'Idée !... Est-ce notre faute ?... Laisse, laisse... L'intégrité de ton être n'est plus atteinte. L'instinct n'est pas à toi. C'est une voix qui vient de plus loin que l'espèce, c'est une volonté de la nature

qui parle, il faut être bien fort pour l'étouffer sans sacrilège, et ce don de puissance toute ma volonté ne peut suffire à te l'accorder, Thérèse... Je t'aime. Je veux que tu vives. »

A cette minute, Thérèse comprenait clairement qu'elle n'aimait point Jean, et que la sagesse de Pierre ne désavouait pas brutalement des actes qui ne dépendaient pas d'elle. Elle entrevit sa propre grandeur, la grandeur qu'elle atteindrait si son âme parvenait à maîtriser le soulèvement voluptueux qui, depuis hier, l'avait soudain saisie et la balançait, l'emportait comme hors de ses veines, mais aussi elle sentait bien, elle éprouvait avec une morne lassitude qu'elle était vraiment trop faible pour mériter, comme il l'eût fallu, l'amour de ce dieu généreux. La colère qu'elle amassait sourdement contre Pierre tomba, elle respira, délivrée, elle le chérit avec plus de vigueur que jamais et dans un lieu de noblesse et de pureté qu'elle n'avait jamais connu, qu'elle découvrait en elle. Elle entrait, en laissant son obscure chair

cependant suivre loin d'elle des désirs sans ordre et qu'elle jugeait, de très haut, sans beauté, elle pénétrait, ce soir, dans une existence morale plus élevée, elle venait, en écoutant Pierre, d'entrer dans ce royaume au seuil duquel l'avait jadis menée Claire, et avec une certitude ravie, elle savait bien qu'elle n'en sortirait jamais. Une lumière, un bienfait était en elle. Alors elle baissa la tête, elle comprit qu'elle devait se laver de tout ce poids, de toute cette épaisse matière voluptueuse qui chargeait son être spirituel, qui accablait son être véritable, pour que son sang demain coulât digne de lui, harmonieux de nouveau, pour que son cœur soit libre, et qu'elle puisse au réveil baiser sans impureté ni honte le front, le noble front de Pierre. Elle avait hâte de pleurer.

— « Merci, mon ami, dit-elle. Je devrais me blottir contre toi. Accorde-moi, ce soir, de rester seule. Il me semble que je vais mieux me connaître. Tu m'as fait un bien inoubliable... Laisse-moi un moment encore respirer le calme de cette

nuit et écouter l'écho de tes paroles. Elles ne sortiront plus de moi, c'est mon plus riche trésor. Comme je t'aime ! »

Elle plongea ses yeux jusqu'au fond du sien, et elle répéta : « Comme je t'aime. »

Il avait appuyé ses deux mains sur les épaules frissonnantes, et il la contemplait, tout proche de sa bouche, le cœur gonflé d'une immense et virile pitié. Toutes ses voluptés, épurées, elles aussi, par le malheur et l'inquiétude, se fondaient en amour. Et douloureuse, il la respectait plus encore qu'il ne l'adorait, peut-être.

Ce fut elle qui, se dégageant doucement de la grave étreinte, tendit ses pauvres lèvres.

— « Je veux t'embrasser, avant que tu ne me laisses, lui souffla-t-elle dans un humble soupir, viens. »

Elle mit ses bras nus autour du cou du maître, elle l'attira en tremblant et ils se réépousèrent en un long baiser, plus suave et plus pur que l'haleine échangée au temps des fiançailles. Ne venait-elle pas en effet de se promettre à lui, de se fiancer

sans passion cette fois, ne faisant don que de l'immortel, de ce qu'il y avait d'immortel en elle, de ce qu'elle ignorait hier, ce qu'il venait de créer sien, et il la quitta sans tristesse, avec cet ineffable sourire connu de ceux-là seuls que peuvent émouvoir les idées. Elle l'entendit ouvrir les fenêtres, et bientôt l'hosanna de l'orgue se répandît au dessus d'elle.

— « Il me parle, encore, il me soutient, il m'enveloppe, songeait-elle. » Elle pensait presque : « Il me récrée. »

L'orgue longtemps chanta le pur triomphe, et l'Instinct, l'humaine forme, l'Eve vaincue restait immobile sous le figuier, écoutant la voix répandue à travers la nuit jusqu'aux astres, voyant à travers ses larmes lentes, coulant une à une, dans la même brume, brûler les candélabres près de ses joues et scintiller les étoiles là-bas, enivrée enfin par cette naissance en elle de sentiments si nouveaux et si sûrs d'où devait, pareil au chant de l'orgue dans les ombres, jaillir bientôt l'hymne vainqueur de l'amoureuse Intuition.

Jean passa la nuit entière devant la mer, tantôt courant dans les roches, tantôt s'arrêtant sur le sable, rôdant par les collines, sous les arbres, à travers les thyms. Longtemps il ne pensa à rien, soulagé simplement de marcher, de ne plus voir Pierre ni Thérèse, de ne rien entendre d'humain, de se trouver seul avec les étoiles, la terre et les vagues. Il ne gardait plus que la vague conscience de ces grands éléments, et cela lui était infiniment reposant. Il se coucha dans l'herbe, il but à un ruisseau, il ne put, durant un long moment, s'arracher de l'admiration d'un chêne dont miroitaient les feuilles sous la lune. Il ne subissait plus la lassitude de ses membres, sa tête et son cœur meurtris, tout son corps était accablé de fatigue, mais rompu, il se sentait léger comme on l'est dans les rêves, il voyait avec attendrissement les lucioles voler brusquement d'un olivier à l'autre dans un long sillon de lumière, la respiration de la mer jetait son esprit dans une extase sans fin. Un hennissement, quelque part, lui rappela

le bon cheval du matin. Il revit les pauvres gros yeux, les dents déchaussées, la crinière poudreuse ; et son cœur, gonflé de fraternité, s'en alla tout vers l'humble animal. Il eut un brusque mouvement d'intelligence, mais ce fut justement pour désirer l'inconscience des bêtes, l'indifférente stupeur des choses. « Etre la matière... » La vieille conclusion panthéiste lui traversa la cervelle. Il essaya de s'y replonger. Unir des idées lui faisait mal. « Etre la matière... ».

Il erra ainsi pendant plusieurs heures. Sa chair s'était éteinte. Le morne feu couvait-il encore sous ses cendres ? Il ne pouvait vraiment s'empêcher de penser, mais voici que c'était sans douleur. Il était comme au lendemain de la mort de Claire, s'il n'avait pas souffert naguère et s'il avait accueilli sans désespoir, avec douceur, l'idée de la disparition d'une âme qu'il aurait su devoir retrouver bientôt. Rien ne s'était passé, rien de la tragédie. Il venait de s'éloigner du lit vide, sans rencontrer Thérèse sur sa route.

Pierre l'avait un moment accompagné. Il se souvenait de ces paroles profondes avec lesquelles l'avait accueilli son ami. Et maintenant on l'avait laissé seul à la beauté de sa douleur. Il fallait désormais nourrir sa vie de ce pain substantiel. Il devait découvrir la raison des larmes. Il se jurait de s'obstiner avec plus d'intuition que jamais, recevant chaque jour une tonifiante bonté en buvant longuement aux sources de pensée que lui avaient ouvertes en partant les mains, les chères mains de Claire. Il était digne de la morte adorable. Comment pourrait-il défaillir à tant de souvenirs, toute la lumière de son âme trouvait son foyer en eux, il se sentait conduit comme par la main vers un temple inconnu que l'on découvre à sa dernière heure et où vous attendent sous leur forme éternelle toutes les bonnes actions que l'on a jadis consciemment accomplies dans le désir d'ajouter, si minime soit-elle, quelque splendeur à la splendeur du monde. Chaque heure de la vie de Claire lui paraissait, ce soir, prendre

vie de nouveau, et toutes, elles venaient au devant de sa mort à lui, avec le visage d'une vertu. Autour de la tombe unique, oh ! les rosiers, les blancs rosiers jaillis de l'encens de la dalle, comme là-haut, là-haut, dans le cimetière marin, — autour de la tombe, on disait qu'il faut pardonner. Tout aime. Aucun dieu n'est sévère. Le coupable porte son cilice lui-même, caché, cousu, incrusté à même sa chair glorieuse, et le repentir lui devient un délice de plus.

— « Comme l'amour, comme l'amour ! » cria en Jean une pulsation soudaine.

Mais sa méditation sereine avait repris déjà. S'il y avait un enfer les élus ne trouveraient nulle part une joie sans mélange. Si en quelque éther spirituel les âmes rencontrent, après leur envolée d'ici-bas, le Ciel qu'elles rêvaient, elles n'aperçoivent des parvis de ce temple qu'un monde harmonieux, toute laideur se consume et s'abîme, devant la vérité de leurs regards, toute douleur s'efface, Claire ne peut rien voir souffrir. Après la foudre errante qui

l'avait renversé, ô calmes, ô intuitives consolations que cette nuit accordait à la pensée de Jean. Il prenait conscience d'un amour immortel que plus rien d'incohérent n'atteint, il approchait de ces régions bienheureuses qui résident déjà au fond des êtres justes, où se réfugient leur raison, leur espoir et leur énergie un peu plus chaque jour, de sorte qu'ils ne s'aperçoivent même pas de leur fin et qu'ils continuent, tout à fait purifiés, à mener, mêlés au Seigneur, pétris dans la substance même de leur foi, l'existence de béatitude et d'adoration qui faisait parmi nous leur beauté. Il est une joie de la mort, mais les meilleurs entrent vivants dans les royaumes de l'immortalité. Claire n'a pas changé de vie, elle respire en Dieu avec plus d'évidence, c'est tout. Jean croit marcher au milieu de la sainteté infusée de cette âme qui l'accompagnera partout désormais. C'est ainsi que la fatigue l'abandonne. Il a trouvé la certitude d'une dévotion que ne peuvent consumer les flammes du soleil, disperser les vents, atteindre les colères

de l'eau, cacher les obscurités de la nuit. Il fait nuit, et l'ombre ne peut lui dérober ses visions. Elles ont plus de douceur en flottant ainsi à travers les blancheurs de la route lunaire, se déplaçant devant ses pas comme la voie lactée se meut peut-être là-haut devant Claire en marche au dessus de son front. Jean était dans un état de grâce parfaite. Il sanglotait, sans larmes...

Mais si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !
Compagne délicate ! Eva ! sais-tu pourquoi ?

La grande ondée rythmique de l'interrogation de Vigny, une minute, le suspendit au-dessus de lui-même, de son émotion, la balança, épanouie d'extase, au-dessus de l'élyséen paysage. Le silence palpitait. L'odeur des thyms, la plainte de la mer, les étoiles, mêlés aux vers, firent partie de sa tendresse, la prolongèrent. D'une haleine, à voix haute, il jeta le fervente réponse :

C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme...

Et insatiablement il répétait les douze syllabes mélodieuses, une vertu jaillissait

d'elles, et lui errant, tout en marchant, autour de cette purifiante fontaine qu'il portait avec lui, il appelait Claire la blanche rose de ses pensées, il la voyait tantôt comme un feu agile, tantôt comme un flocon de neige dans la main brillante de Dieu, il répandait ses sanglots comme un chant de triomphe, il était tendre, il était fort, l'ivresse de son esprit l'entraînait sans vertige sur les plus hautes cimes intétieures, et là sa voix, son courage s'unissaient au chant de Pierre, au sublime hosanna de l'orgue qui, à toutes ailes, au-dessus de la plaine, lui arrivait comme un divin soupir. Dans cette fraternelle musique, sa pensée douait d'une plus proche réalité les grandes phrases lyriques qui s'échappaient de lui, il faisait un pas, et elles lui apparaissaient vivantes, une envolée de l'orgue lui frôlait le visage, et un dialogue s'engageait, en sa ferveur errante, entre la mer et les arbres, entre les rocs et les étoiles. Autour de Jean, la nature entière, comme en un poëme d'Erlande ou de Shelly, trouvait une voix pour

pleurer la morte, pour lui consacrer son pauvre cœur d'homme, pour lui faire le don expiatoire, l'abandon de son égoïsme, et de sa volonté, dans ce planant miroir, pour célébrer sa joie.

Après l'affaissement de ces trois jours tragiques, l'âme de Jean sortait de la douleur, s'emparait victorieusement de la catastrophe, ce soir, elle dédiait sa victoire à Claire par toutes les effusions du merveilleux paysage nocturne. Le délivré regardait le firmament, et la poudroyante blancheur qui tombait des routes célestes n'était-elle pas la reconnaissance que son amie accordait à ses larmes ? Il la buvait, partout. Claire, à chaque instant, plus souriante, renaissait dans l'ombre. Jean la contemplait. Les arbres, les rochers, l'enchantement stellaire encadraient sa suave forme. Ils recevaient leur existence d'elle. Il l'aurait priée à genoux. Ah ! cesser d'être, plutôt que de ne pas devenir elle-même ! Oui, cette évidence lactée, ce tourbillon d'astres et leur lumière, ce silence du ciel lui répondaient. Vivre,

vivre, doucement vivre, comme cette herbe, comme ce bon cheval là-bas qui rêvait sur sa paille, comme cette nuit bleue, cette mer argentée, vivre...

L'aube fut plus belle encore. Elle est divine sur les hauteurs. L'existence nouvelle de Jean lui parut s'affirmer dans ce lent rayonnement qui s'emparait avec une mansuétude tranquille de la terre et des eaux.

— « Le monde est bien soumis aux lois du Ciel, se dit-il. »

Chaque jour, le matin renouvelle cette alliance. La mer, la première, était sortie de l'ombre, et tout avait vécu avec extase, comme il venait de le sentir en lui, une nouvelle vie sous le soleil.

Il revint au village. Il avait hâte maintenant de revoir Pierre, de se jeter dans les bras de son ami. N'était-il pas redevenu digne de lui, ne l'aimait-il pas avec des forces neuves ? Pierre lui apparut de la même famille, de la même race que Claire. Il courut vers la maison. Il craignait que

le sûr compagnon ne fût parti déjà, car souvent dès le lever du soleil il se mettait en route, et Jean l'évoqua cherchant son motif, le site de l'hymne, du travail quotidien, et le chevalet au dos, marchant si noblement dans la rosée que sa démarche seule avait déjà l'attitude d'une prière.

Hier... mais hier avait disparu de la mémoire de Jean, sous la montée de la Splendeur. C'était son Pierre de toujours vers lequel il courait, qu'il voulait embrasser, en lui faisant part de l'immense nouvelle.

Il arriva dans l'allée des grands chênes, mais impatient il se jeta vers le sentier qui grimpait, plus rapide entre les troncs des oliviers, à cette heure pleins d'oiseaux. Au-dessus, la maison accueillait l'aube avec une face joyeuse. D'un bond, il fut sur la terrasse.

Pleine de fièvre, Thérèse l'attendait. Il reçut un choc. Ce fut elle, cette fois, qui se jeta sur lui, en débâcle. Deux bras nus le serrèrent, une bouche brûlait sur son visage, un corps défaillait contre lui. Il

sortit d'un rêve. Toute sa raison sombra. Une ondée de feu fouilla son sang. Ses genoux vacillèrent.

Thérèse poussa du genoux la porte du vestibule ouverte, elle l'avait mené, traîné jusque-là, amoureusement elle l'entraîna encore, en le tenant enlacé, elle ouvrit la porte du petit salon.

Jean haletait. Une lampe en train de mourir éclairait faiblement la pièce. Thérèse l'embrassait farouchement sur les lèvres, les cheveux, les paupières fermées. Elle le jeta sur les coussins bas, il n'y eut pas de lutte, elle tomba sur lui, ils n'étaient plus deux êtres humains, elle ouvrit ses vêtements flottants, elle lui dévora le visage de son haleine. Sinistre, il se ressaisit. D'un mouvement brutal il se sépara d'elle, mais elle râlait, elle l'étreignit encore, ils luttèrent alors, puis emportés par leur néant, sans plus rien voir que leurs hideurs et leurs sens, ils mêlèrent leur volupté désespérée, ils tombèrent dans la bassesse d'un long plaisir sans âme.

La jeune femme restait étendue, les bras abandonnés, presque nue, cuvant l'amertume, comme un animal dangereux et superbe. Elle était terrible, à cause de la beauté qui malgré tout transparaissait en elle. Elle était l'image de cette dernière heure de la nuit que l'on sent chargée de lumière et qu'un subit déchirement va faire tressaillir jusques dans ses plus intimes richesses, mais à elle il manquait justement la divine rosée qui eût chassé la terreur, elle ne pleurait pas. Elle était cette image, abominable.

Sa tête pâle pendait noyée dans ses cheveux, et se soulevant à demi, elle écarta ses cheveux pour voir autour d'elle. Le silence était horrible. Elle passa sur sa face ses mains infernales, comme si elle allait en désincruster un masque livide. Ses yeux dilatés percevaient Jean contre elle, comme un cadavre. D'où venaient-ils ? Ils sentirent qu'au dehors naissait le jour immense. La fièvre blanche qui court au ciel à chaque journée nouvelle devait en ce moment frissonner à travers l'air et

les arbres. Eux, croyaient qu'une maladie éternelle allait s'attacher à leur chair et lentement consumer de sa lèpre leur esprit et leur cœur. D'où sortaient-ils ? Ils ne se connaissaient plus. Ils ne se voyaient plus amis ni ennemis. Et même, il leur venait une grande indifférence, non seulement pour l'action qu'ils venaient de commettre, mais pour le reste du monde, et pourtant ils se savaient malheureux. Peut-être, avaient-ils cru jaillir hors de la réalité, c'est un crime, atteindre l'inhumain, le sublime de l'amour, et ils restaient humiliés devant le funèbre accompli. Les vêtement froissés, en désordre, les yeux secs, les joues cendreuses, ils étaient, dans leur honte charnelle, un témoignage d'impuissance. Les plaigne qui l'ose. La matière misérable régnait seule, à cette aride minute, il n'y avait plus sur ces deux fronts les stigmates d'un attrait héroïque, rien. Leur délire apparaissait sans excuse, puisque rien d'eux, si ce n'est le plus vulgaire, ne s'était pénétré et qu'ils restaient à présent l'un devant

l'autre sans frémir de joie, sans frémir même de compassion. Ainsi, lorsqu'au fond d'un antre deux bêtes se sont jointes, il y a un reflet de stupeur. Misérables, qui avaient roulé du sommet de l'espèce jusqu'aux jouissances ingrates d'une nature sans art ni conscience, leur étonnement stupide était la marque de leur châtiement, et ils ne pouvaient plus s'expliquer un acte si primodial. Les vagues forces les avaient envahis, elles les prostraient maintenant, ils n'en savaient plus le nom, la morne ironie de leurs corps était stérile pour leurs âmes et cette secousse qui en toute autre rencontre eût exhaussé en eux de telles sources d'extase demeurait sans effet moral, pas l'ombre sur leurs visages de ce grand sourire vainqueur qui suit les profondes unions.

Thérèse, sombre, rajusta ses vêtements défaits. Cette femme était prodigieusement voluptueuse dans ce désordre et sa mélancolie. Un éclair sublime eût dû l'envelopper ; elle était digne de tout. Jean, accablé, s'éveillait lourdement de cette

horrible ivresse, et c'était afin de contempler enfantinement au fond de lui Claire, son âme, qui se dénudait dans un calme sacrifice devant une ville en flamme pour apaiser le ciel mauvais. Claire ou Thérèse ?... Il mâchait un goût de boue dans sa bouche. Le monde était un calice de fiel. Comme un enfant, il était faible comme un enfant.

C'est là, dans cet état, que les trouva Pierre. Cette âme vraiment haute eut l'air de ne rien soupçonner. Il leur conseilla doucement d'aller reposer un peu, il jeta un regard sur la maison que le matin faisait d'ivoire et d'or, Hélène allait s'éveiller, et il partit à la recherche de quelque douloureux paysage où il put, en d'innocentes couleurs, manifester l'éclatante présence de la Logique dans l'univers.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 18 JUIN 1921
PAR L'IMPRIMERIE
FRÉDÉRIC PAILLART
A ABBEVILLE (SOMME)

Romance - lan